

DESCRIPTION

DES

ÉPIDÉMIES

Qui ont régné depuis quelques années dans la généralité de Paris, avec la Topographie des Paroisses qui en ont été affligées.

PRÉCÉDÉE

D'une Instruction sur la manière de prévenir & traiter ces Maladies dans les campagnes.

Publiée par ordre de M. l'Intendant.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXXIII.



DESCRIPTION
DES
ÉPIDÉMIES

Qui ont régné depuis quelques années dans la généralité de Paris.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE
ou
MÉMOIRE INSTRUCTIF sur les Épidémies rurales.

ON doit placer les épidémies au nombre des plus grands fléaux qui aient affligé les hommes, sur-tout pendant les premiers siècles *(a)*. Il n'y a point de pays policés

---

(a) On voit par le Traité d'Hippocrate, *de Morbis*

où l'on n'ait fait des efforts considérables pour en arrêter les ravages, & où les Médecins n'aient secondé cette entreprise avec le plus grand zèle.

Il seroit difficile de ne pas reconnoître le succès de tant de soins assidus; mais il

---

Epid. qu'on connoissoit long-temps avant lui le danger de ces maladies, qui ont dû en effet se manifester peu de temps après la réunion des hommes en société, & se multiplier à mesure qu'ils se sont rassemblés en plus grand nombre dans des espaces circonscrits & choisis sans discernement dans les temps de barbarie & d'ignorance, où l'on ne pouvoit avoir que des notions très-imparfaites des moyens de se garantir de l'influence nuisible des corps qui nous environnent.

On conçoit aisément, qu'avant d'être parvenus à cette connoissance, les peuples ont dû éprouver bien souvent les funestes effets de tant de causes réunies.

Hippocrate recueillit tout ce qu'il put en apprendre, & son génie, secondé par une longue expérience, découvrit les rapports des évènemens antérieurs avec ceux qu'il avoit observés, & la source dont ils émanoient; ce qui lui fit poser les fondemens d'une doctrine & d'un traitement qui serviront toujours pour l'instruction des Médecins, & où l'on a puisé presque toutes les vérités établies sur les causes & le caractère des épidémies.

faut cependant convenir qu'on auroit pu les rendre beaucoup plus utiles, si l'on avoit mieux aperçu le degré d'extension qu'il étoit à propos de leur donner.

Si l'on considère ce qui s'est passé dans le monde à cet égard, on se persuadera aisément qu'on a porté les secours les plus prompts & souvent les plus efficaces dans les lieux où la rapidité & le nombre des désastres donnoient lieu de craindre une dévastation considérable, & qu'en général on a pris les mesures nécessaires contre de semblables malheurs. Il suffit de faire la comparaison de l'état actuel de la plupart des villes, avec ce qu'elles étoient autrefois par rapport à la salubrité & aux épidémies, pour juger des précautions qui ont été mises en usage contre ces maladies qui y sont aujourd'hui plus rares que jamais.

On ne peut pas en dire autant d'une multitude d'épidémies qui n'ont pas eu un caractère aussi évidemment destructeur; il paroît au contraire qu'on y a attaché fort

peu d'importance, ſoit qu'on ait cru qu'elles rentroient dans la claſſe des maladies ordinaires, ſoit qu'on n'en ait pas aſſez redouté les ſuites.

Quoi qu'il en ſoit, ſi les premières ont trop ſouvent porté le trouble & la terreur parmi les peuples, il ſemble que le nombre des moyens qu'on leur a oppoſés, en aient, pour ainſi dire, énervé le principe & prévenu les effets ; ce qui doit du moins nous raſſurer ſur leur fréquence & ſur leur danger.

Quant aux autres, quoiqu'on en connoiſſe mieux la ſource & la nature, on ne peut pas ſe flatter de les avoir ſuivies & attaquées auſſi avantageuſement : cependant il n'eſt pas douteux que leur reproduction conſtante & non interrompue dans la claſſe des citoyens les plus utiles, ne produiſe des effets auſſi funeſtes que les premières.

A ces traits on ne peut méconnoître ce qui arrive au peuple des campagnes, qui en tout temps eſt plus particulièrement expoſé aux maladies auxquelles la viciſſitude des

ſaiſons, la misère, le travail & l'intempérie de l'air donnent lieu, & qui en eſt plus ſouvent la victime.

Ce n'eſt pas que l'Adminiſtration ne porte un œil de vigilance ſur cet objet intéreſſant: mais il faut convenir que les obſtacles qui empêchent l'efficacité des ſecours, ſont ſans nombre & ſans ceſſe renaiſſans.

En effet, l'invaſion des maladies épidémiques eſt ſouvent ſi trompeuſe, & leur nature ſi compliquée, qu'on eſt expoſé à ſe méprendre ſur leur caractère, & à regarder comme une maladie ſimple l'épidémie naiſſante qui n'attaque que quatre ou cinq individus diſperſés dans une même paroiſſe; de ſorte que ſouvent on reſte dans une ſécurité d'autant plus dangereuſe, qu'on n'a pas profité des circonſtances les plus favorables pour diſſiper l'orage: bientôt deux ou trois de ces malades périſſent, & quatre ou cinq autres habitans ſont ſurpris du même mal qui, d'ailleurs, comme un Protée, ſe maſque dans chacun ſous des formes diffé-

rentes, jusqu'au moment de l'explosion, & qui enfin cause les plus justes alarmes par la quantité des habitans qui périssent, ou qui en sont menacés; alors on appelle des secours étrangers : mais on a déjà perdu beaucoup de temps.

Mille autres obstacles viennent d'ailleurs se joindre à celui-ci. Les préjugés du peuple lui font cacher son mal le plus long-temps qu'il peut, employer des moyens nuisibles, & redouter les conseils. L'éloignement des lieux où se trouvent les véritables ressources, fait craindre d'y avoir recours mal-à-propos, &, en un mot, les confiances exclusives font souvent rejeter ou négliger un traitement prescrit par les gens les plus instruits, comme étant le moins conforme au goût & aux usages reçus. Enfin, indépendamment des causes manifestes de la mortalité dans le plus grand nombre de cas, il en est encore qui sont inhérentes à la situation & à la condition des malheureux habitans des campagnes, de sorte que tout paroît conspirer à la fois contre leur santé.

Il ne faut cependant pas croire que ces obstacles soient invincibles; l'esprit de bienfaisance qui caractérise notre siècle leur a déjà porté des coups sensibles, & nous pouvons espérer qu'on parviendra à diminuer les malheurs qu'ils produisent; il suffira de bien connoître la source du mal, pour en empêcher les ravages, & il est certain que l'exemple & le temps contribueront à rendre le traitement des épidémies plus utile, & les pertes qu'elles causent moins nombreuses: mais pourquoi s'en tiendroit-on à ce seul avantage? n'est-il pas possible d'en obtenir de plus grands, en employant des moyens capables d'empêcher le retour du plus grand nombre des Épidémies? Cherchons donc ces moyens, sans néanmoins perdre de vue tout ce qui doit concourir à la guérison de celles dont on ne peut extirper la racine. *Hippocrate*, dans son Traité *De aëre, locis & aquis*, a démontré leur influence sur la santé des hommes. Si l'on y ajoute le régime, on

connoîtra toutes les causes physiques & extérieures qui peuvent les entretenir sains ou les rendre malades.

C'est principalement sur les pauvres des campagnes que tombent les effets pernicieux de ces divers agens, parce qu'ils n'ont ni la facilité de se prémunir contre les dangers, ni la prévoyance nécessaire à cet égard, ni même les moyens de se procurer ce qui pourroit leur être avantageux.

Si l'on considère un village dans les détails relatifs à la salubrité, on y rencontrera presque toujours tous les principes ou germes des maladies que la variété de la température peut faire éclore.

1.° Des maisons dont le sol est généralement à quelques pieds au-dessous de celui de la rue, dont l'air est étouffé par le peu d'issue qu'on lui donne; dont l'humidité s'accroît par le peu d'étendue & d'élévation, & par la qualité du terrein: c'est cependant dans une seule pièce ainsi construite que l'on trouvera logée une

famille entière, au milieu de la fange & de la pourriture, & couchée le plus souvent dans des alcoves fermées & inaccessibles à l'air.

2.° Aux environs des maisons, souvent même dans leurs cours, vous verrez des mares d'eau dont le lit a été creusé par les propriétaires, des fumiers pareillement en réserve, des haies touffues & élevées qui bouchent l'entrée de l'habitation, comme si l'on craignoit d'en renouveler l'air.

3.° Dans beaucoup de Paroisses, l'eau qui sert à la boisson est tirée des puits ou des citernes dont le fond est impur, & dans d'autres, les seules sources où on la puise, sont altérées par la mal-propreté des linges qu'on y lave journellement, ou sont excessivement fangeuses.

4.° Dans quelques lieux, les bêtes mortes sont exposées près des habitations & corrompent l'air qu'on y respire, surtout dans certaines constitutions de l'atmosphère. Ici est un établissement ou une

manufacture dont les matériaux altèrent singulièrement la pureté de l'air ou des eaux ; là, ce sont des eaux sales & fétides jetées avec profusion dans les rues, sans écoulement quelconque ; enfin ailleurs ce sont des égoûts pernicieux qu'on laisse subsister, des marais desséchés sans précaution, &c.

5.° On trouvera des villages entiers situés sur un terrein humide & voisin des marais, des étangs, &c ; d'autres sont exposés aux torrens qui entraînent des maisons entières, ou à des inondations fréquentes ; il en est enfin qui sont environnés de montagnes ou de bois qui y empêchent la libre circulation de l'air.

6.° Il faut encore ajouter qu'il y a plusieurs contrées où le sol ingrat ne produit que de mauvais grains & en petite quantité ; qu'il en est d'autres dont les habitans manquent d'industrie pour la meilleure culture ; que presque par-tout le peuple est peu soigneux de la préparation

de ſa nourriture, & réduit, du moins dans la claſſe la plus indigente, à manger du pain mauvais & ſouvent mal fait; qu'en général, il n'a pas la quantité d'alimens néceſſaires, & que cependant il eſt livré à l'intempérance, & eſt expoſé à toutes les intempéries de l'air.

Telle eſt la ſituation des habitans de la campagne dans tous les pays : il eſt fort rare de ne pas rencontrer dans une même paroiſſe pluſieurs des cauſes locales de l'inſalubrité dont on vient de faire mention ; & c'eſt en général de cette réunion conſtante que dépendent certains genres de maladies affectées à quelques lieux ou à des contrées entières, ſous le nom de maladies *Endémiques;* ſoit qu'il y ait en tout temps un nombre conſidérable d'habitans qui en éprouvent les effets; ſoit qu'elles reparoiſſent ſous la même forme à des époques déterminées tous les ans : les écrouelles, les fièvres intermittentes, &c. ſont endémiques dans pluſieurs pays, par des cauſes évidemment locales.

Mais quoiqu'on puiſſe trouver par-tout une certaine quantité de ces cauſes nuiſibles réunies, elles n'ont pas toujours le degré d'intenſité ou le caractère propre à reproduire par elles-mêmes des maladies endémiques ; & il paroît que leur action ſur les individus ne devient plus ou moins ſenſible que par des circonſtances particulières qui font naître une maladie plutôt qu'une autre.

Ces circonſtances ne ſont, à la vérité, que trop fréquentes, & le germe de la maladie ſe développe avec d'autant plus de facilité, que les corps épuiſés par le travail & la mauvaiſe nourriture ont une grande diſpoſition à contracter les altérations qui leur ſont tranſmiſes.

Ainſi tantôt les variétés & l'impureté ſenſibles de l'atmoſphère, en communiquant une grande énergie aux cauſes locales de l'inſalubrité, donneront néceſſairement lieu à des maladies qui, prenant un caractère homogène & relatif aux circonſtances,

attaquèront la multitude; tantôt un air chargé de miasmes étrangers sera porté avec impétuosité sur un lieu habité, & y produira le même effet : c'est ce genre de maladies qu'on nomme *Épidémiques*.

Par ce qui vient d'être exposé, il est facile de juger de la possibilité de détruire une grande partie des causes qui rendent les épidémies fréquentes & meurtrières; mais on reconnoîtra en même temps que ce succès dépend moins encore des conseils qu'on donneroit au peuple, que d'une législation qui leur ôteroit les moyens de perpétuer leur misère.

Il paroît en effet qu'en classant, au moyen d'une topographie exacte faite par les gens de l'art, les causes de l'insalubrité des différens lieux habités, on pourroit attaquer, par un règlement de santé, celles qui tiennent au local, & qu'il seroit également possible de combattre les autres, au moyen d'une instruction qu'on feroit parvenir dans chaque paroisse, sur les

moyens que la Loi ne peut pas ordonner.

On n'entrera point ici dans le détail de ces règlemens & instruction ; mais on pense qu'en en exposant les bases principales, il sera facile de juger des bons effets qu'on en obtiendroit.

1.° Quant à ce qui concerne la Loi, il seroit possible de défendre, sous telle peine qu'on voudroit, de construire à l'avenir, dans aucun village ou hameau, des maisons dont les rez-de-chaussée seroient au-dessous du niveau du sol de la rue ; d'ordonner que lesdits rez-de-chaussée habités soient tous carrelés ou dallés, ou garnis de planches ; qu'on établisse en-dessous un air circulant, ou qu'ils soient voûtés, & qu'en même temps ils soient au moins éclairés par une croisée large & haute ; qu'on choisisse de préférence un terrein sec, & qu'on évite de bâtir près des marais ou des lieux marécageux ; que l'on détruise, autant que cela se pourra, les grandes mares d'eau voisines

des habitations, & qu'on enlève le fumier qui y eſt entaſſé, en aſſignant un lieu pour le dépoſer hors du village & à portée des terres; que les bêtes mortes ſoient enterrées profondément, & au moins à ſix pieds; que les ſources d'eau potable, &, en un mot, tous les lieux où le public va la puiſer pour ſon uſage, ſoient entourés de barrières qui empêchent les leſſiveuſes & autres de la détériorer; que les établiſſemens ou manufactures ſur l'eau courante ſoient placés au-deſſous des habitations & des lieux où cette eau eſt puiſée pour la boiſſon des habitans; ceci regarde principalement les teinturiers, les tanneurs & autres de ce genre; qu'aucun égoût ſervant de conduite aux immondices, ne reſte ſtagnant dans les rues ou près des habitations, & ne ſe jette dans les endroits où l'eau ſert de boiſſon; que les leſſiveuſes & autres ouvriers qui ſont dans le cas de ſalir des eaux, aient l'attention de ne pas les jeter dans les rues; que les feuilles

d'arbres ſoient brûlées ſur les bords des marais, pendant l'automne, dans le temps nébuleux; que dans les cas où l'on deſſéchera des étangs & des marais voiſins des villages, on corrige l'inſalubrité qui en réſulte par le feu pratiqué ſur leurs bords, & en brûlant toutes les mauvaiſes herbes ; qu'il ſoit pratiqué dans les ravines près des lieux expoſés aux torrens d'eau, une certaine quantité de tranchées ou foſſés propres à la recevoir & à la conduire ſûrement dans les rivières ou les ruiſſeaux ; qu'il ſoit pareillement pourvu à l'écoulement des eaux débordées, pour empêcher l'inondation des maiſons ; que les rues des villages ſoient cailloutées, pour éviter la ſtagnation des boues, & que même les payſans enlèvent celles-ci, lorſqu'il y en a une trop grande abondance.

2.° Quant à l'inſtruction qu'on peut donner ſur les précautions à prendre contre les dangers auxquels les habitans des campagnes ſont expoſés, il paroît qu'elle doit avoir principalement pour objet, la

manière de corriger l'inſalubrité des eaux, de prévenir les maladies qui dépendent du paſſage ſubit du chaud au froid, ſur-tout quand on eſt en ſueur; de ſe prémunir contre l'humidité & les coups de ſoleil; de préparer & compoſer le pain & la nourriture; de cultiver utilement la terre & d'en tirer le plus grand parti; d'éviter les dangers du charbon allumé, des huiles à brûler, des vidanges, des caves non-aérées, de la réunion d'un trop grand nombre de perſonnes couchées dans une petite pièce, ſur-tout dans les alcoves fermées, &c.

Ces différens conſeils, rédigés en manière de catéchiſme, & lûs au prône, ou après la Meſſe, tous les Dimanches & Fêtes, apprendroient avec le temps à tous les paroiſſiens, la règle de conduite qu'ils doivent tenir pour éviter les maladies; & il en feroit de ces préceptes comme des prières que les plus ignorans même & les enfans parviennent à réciter, après les avoir entendues répéter ſouvent.

Après avoir établi ces points capitaux qui ſemblent renfermer toute la doctrine préſervative ; il conviendroit peut-être de prouver la facilité de remplir les vues de ſalubrité qu'ils préſentent ; mais ils ſont d'une vérité & d'une utilité ſi frappantes qu'ils paroiſſent ſuffiſamment démontrés.

Cependant quel que ſoit l'eſpoir qu'on en conçoive, on ne peut ſe diſpenſer de s'occuper conſtamment des différens genres d'épidémies qui dépendent de quelques conſtitutions de l'air, dont l'influence paroît ne pouvoir pas être évitée, ou de ces changemens inopinés dans l'atmoſphère qu'on n'a pas pu prévoir, ou, en un mot, de certains fléaux dont toute la prudence humaine ne peut nous garantir abſolument ; & de préſenter le traitement qu'il convient de ſuivre pour en empêcher les ravages.

Nous avons ſur ces objets une quantité innombrable d'écrits & d'obſervations de tous les temps & de tous les pays, avec les deſcriptions les plus détaillées des cauſes,

du caractère, des phénomènes, du traitement & des suites de chaque maladie; de sorte qu'il sembleroit que nous n'avons plus rien à desirer à cet égard; mais il faut convenir qu'on n'en a pas encore obtenu le fruit qu'on pouvoit en attendre, sur-tout pour les épidémies des campagnes; 1.° parce que ce ne sont pas celles dont on a le plus & le mieux traité; 2.° parce qu'il est rare & difficile de trouver chez le plus grand nombre des gens de l'art chargés ordinairement de ces dernières, les moyens & le temps nécessaires pour tirer parti de ces ouvrages; 3.° parce que la rareté même des bonnes observations rend souvent inexplicables la plupart de celles qui sont publiées; qu'on ne rencontre pas toujours, à beaucoup près, ces vues intéressantes qui présentent l'objet en grand & sous son vrai point; que des opinions erronées sont mises à la place des vérités, & que plusieurs Observateurs moins éclairés que flattés de parler de leurs succès, sont

contredits par d'autres ſur le même ſujet; qu'enfin tout ſe réunit pour ôter la facilité d'obſerver avec exactitude ce qui ſe paſſe à l'égard des épidémies rurales, qui ne ſont pas toujours ſuivies avec le ſoin qui peut aſſurer la préciſion des rapports.

Malgré tant d'obſtacles, nous avons néanmoins beaucoup de connoiſſances poſitives qui ſont dûes aux travaux ſuivis par des gens célèbres qui ont écrit ſur cette matière; & quoique le plus grand nombre des obſervations ne paroiſſe pas avoir le degré d'utilité deſirable; qu'enfin la forme dans laquelle elles ſont rédigées ne puiſſe pas ſervir à la plupart des gens qui ſont dans le cas d'y puiſer des lumières, il n'en eſt pas moins vrai que leur collection ſera toujours précieuſe pour ceux qui ſeront en état d'y faire un triage, & l'on ne peut qu'applaudir aux premiers pas qui ont été faits pour y parvenir.

Ce ne peut être en effet qu'entre les mains des Compagnies ſavantes que cette

collection peut devenir intéressante; & la Société royale de Médecine, chargée spécialement de la faire, se trouvera un jour propriétaire d'un dépôt dont le Public retirera les plus grands avantages.

Le résultat clair & précis des bonnes observations, sera l'ouvrage qui pourra être mis entre les mains de tous les gens de l'art employés au traitement des épidémies. La pluralité des faits constatés par la notoriété publique, fournira des exemples & des principes qui traceront une route plus sûre, & dont il sera difficile de s'écarter; enfin ce genre d'extrait rassemblera les vérités les plus utiles, noyées dans l'immensité des écrits qui ne sont pas à la portée de tous les gens de l'art, & qui d'ailleurs sont négligés généralement, tant par le peu d'intérêt qu'ils inspirent, que par le temps qu'il faut employer à les lire.

En attendant ce travail intéressant, il ne sera peut-être pas hors de propos de

préluder en quelque manière par l'expoſition des vérités les plus eſſentielles, qui regardent principalement les épidémies des campagnes, & qui appartiennent conſéquemment au ſujet qu'on traite ici.

Le nombre des eſpèces d'épidémies qui règnent dans les campagnes eſt beaucoup plus circonſcrit qu'on ne le penſe, & il paroît que, ſi elles ont été multipliées dans les deſcriptions qu'on en a faites, c'eſt parce qu'on s'eſt plus attaché aux nuances, qu'au caractère principal des maladies; elles ne ſont en effet la plupart dangereuſes que par les circonſtances, & elles n'offrent rien de particulier qu'une intenſité relative à la manière dont elles ſont répandues dans le peuple, & à l'état dans lequel elles le trouvent; ſans ces différences & la nature des individus qu'elles attaquent, elles rentreroient dans la claſſe des maladies ordinaires.

Les fièvres catharrales, les péripneumonies & pleuropéripneumonies putrides

& malignes, les fièvres intermittentes & les rémittentes, putrides & malignes avec exanthème, les fièvres pourprées, la petite vérole & la rougeole, les diarrhées & dyssenteries putrides & malignes, sont, à peu de chose près, avec des nuances plus ou moins sensibles, toutes les maladies épidémiques qui règnent dans les campagnes. On ne se propose pas d'entrer dans le détail de leur traitement; mais on croit néanmoins utile d'indiquer les précautions relatives aux circonstances, en faisant connoître aux gens de l'art qui n'ont pas une grande habitude de voir ce genre de maladies, & de traiter les habitans de la campagne, le plan qu'ils doivent suivre pour éviter les malheurs que la méthode ordinaire ne peut manquer de causer. Ce plan consiste à faire une heureuse application de quelques principes dont il est infiniment rare qu'on puisse s'écarter.

Premier principe. Il concerne la nature & la constitution des individus dont les

forces ſont généralement épuiſées dans tous les temps, & dont les humeurs ſont appauvries : dans ces ſujets, la véritable pléthore & l'inflammation exquiſe ne ſe rencontrent preſque jamais ; d'où il réſulte que les ſaignées leur conviennent plus rarement qu'aux autres hommes, & que dans tous les cas elles doivent être ménagées, ſi l'on veut éviter un affaiſſement dangereux. Cette précaution devient encore plus néceſſaire, lorſque la maladie eſt avancée, & quand les ſymptômes de putridité & de malignité ſont très-manifeſtés.

Second principe. Il eſt important que les gens de l'art ſoient détrompés ſur certaines qualités du ſang qui paroiſſent indiquer un état inflammatoire, comme, par exemple, ſur le rouge d'écarlate qu'il préſente, & ſur la coëne qui eſt à ſa ſurface. La première qualité n'eſt le plus ſouvent qu'un ſigne de malignité, & la ſeconde n'eſt rien moins que l'indice d'un ſang inflammatoire : il faut, pour juger de

l'inflammation & de la pléthore, prendre le pouls pour bouſſole, & s'il n'eſt pas en même temps dur, plein & roide, il faut ſe méfier de tous les autres ſignes.

Troiſième principe. Quoique la néceſſité des évacuations ſoit démontrée dans preſque toutes les maladies populaires qui offrent toujours des ſignes plus ou moins évidens de ſaburre dans les premières voies, ou de putridité, il faut pourtant bien ſe garder d'employer trop ſouvent les purgatifs actifs, qui épuiſeroient infailliblement les malades; & il paroît qu'après l'uſage d'un ou de deux émétiques employés dans les premiers momens, il faut s'attacher principalement à rendre laxatifs tous les remèdes & les boiſſons qu'on fait adminiſtrer dans le cours de la maladie.

Quatrième principe. On ne doit jamais perdre de vue l'altération des humeurs & ſur-tout leur tendance à la putridité; ce qui exige l'uſage des acides dans preſque tous les cas, ſoit en boiſſon, ſoit autrement,

& de combiner avec eux tous les autres moyens curatifs, en insistant plus ou moins sur le genre d'acide, suivant les circonstances, & en choisissant celui qui est le plus approprié à la nature de la maladie.

Cinquième principe. Il faut aussi avoir égard au besoin perpétuel de ranimer les forces languissantes ou opprimées dans cette espèce d'individus qui ne supportent pas facilement une diète aussi sévère que les autres, & auxquels on peut permettre une plus grande quantité de bouillons, pourvu qu'on y joigne quelques sucs acides.

Sixième principe. Il est très-important d'éviter l'action de toutes les causes extérieures qui peuvent augmenter la putrescence des humeurs, & de mettre en usage tous les moyens qui sont capables de les détruire : ceci est d'autant plus digne d'attention, que la manière, dont les habitans de la campagne sont logés & couchés, est par elle-même une cause locale

de putridité, & que leurs préjugés ſur la chaleur & ſur les ſueurs, entretiennent & augmentent même cette putridité : ainſi il faut exiger la plus grande propreté dans la pièce & dans le lit des malades, un renouvellement d'air perpétuel & une évaporation de vinaigre à diverſes heures de la journée.

Septième principe. On doit ſaiſir les occaſions favorables de mettre en uſage les antiſeptiques les plus puiſſans, à la tête deſquels eſt le quinquina, qui réuſſit principalement lorſque les forces languiſſent, que les déjections continuent d'être crues, & que les rémiſſions ſont bien marquées. Il faut obſerver, à cet égard, que le même remède donné dans l'état de criſpation ou d'érétiſme, loin de produire un bon effet, augmente ſouvent les accidens.

Huitième principe. Comme les maladies putrides ſont ſouvent contagieuſes, mais principalement la dyſſenterie, il eſt néceſſaire de faire porter le plus tôt poſſible

toutes les déjections des malades dans les latrines, & au défaut de celles-ci, de les faire enterrer. A plus forte raiſon, eſt-il indiſpenſable d'empêcher toute la famille d'un malade de coucher dans le même lieu & la même alcove avec lui, comme cela n'eſt que trop ordinaire dans les campagnes.

Neuvième principe. Il faut proſcrire les couvertures nombreuſes avec leſquelles on étouffe, pour ainſi dire, le malade; cette précaution eſt principalement néceſſaire dans les maladies éruptives, comme la miliaire, la petite vérole, la rougeole, &c, qui de bénignes qu'elles auroient été, deviennent malignes par la chaleur excitée par ce genre de moyen, & par l'uſage des cordiaux que le peuple deſire ardemment & emploie de préférence dans toutes ſes maladies.

Dixième principe. Les ſymptômes de malignité, tels que les ſoubreſauts des tendons, les mouvemens convulſifs des lèvres,

le délire conſtant, &c, ne doivent jamais arrêter l'uſage des antiſeptiques & des laxatifs qui ſont la baſe du traitement; mais le camphre employé à grande doſe, les bains de jambe & les véſicatoires, ſont des moyens puiſſans qu'il eſt convenable d'y ajouter.

Onzième principe. Les narcotiques, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, ſont généralement dangereux dans les maladies humorales, & principalement dans les putrides; ils conviennent encore moins aux payſans qu'aux autres individus, de ſorte qu'ils doivent à-peu-près être bannis de la médecine des campagnes.

Douzième principe. Il faut choiſir parmi les émétiques & les laxatifs ceux qui paroiſſent appropriés tant aux circonſtances individuelles, qu'à la nature du mal: ſi, par exemple, on trouve l'indication de faire vomir dans une maladie où la poitrine eſt engagée, l'ipécacuanha ſera ſouvent préférable au tarte ſtibié, qui eſt plus

irritant, & occaſionne des efforts violens; les tamarins & la caſſe conviendront mieux dans un état de putreſcence que d'autres laxatifs de la même claſſe. L'oximel ſcillitique remplira en même temps l'office d'un inciſif, d'un laxatif & d'un acide, &c.

Treizième principe. On retire conſtamment les plus grands avantages de l'application des véſicatoires aux jambes, aux cuiſſes, à la nuque, & ſur les points douloureux, dans preſque toutes les maladies putrides & malignes, ſoit pour prévenir l'engorgement de la poitrine & de la tête, ſoit pour dégager ces viſcères: ce remède offre d'ailleurs le moyen d'ouvrir une iſſue de plus à la matière morbifique; d'où il réſulte qu'on doit toujours inſiſter ſur ſon uſage, à moins d'une contre-indication manifeſte.

Quatorzième principe. Il eſt toujours néceſſaire, dans le traitement de ces maladies, d'avoir égard à la conſtitution de l'air, dont la ſécchereſſe ou l'humidité,

ou; en un mot, les divers changemens de l'un à l'autre, & l'impureté, doivent influer ſur la conduite, la nature des moyens & les précautions à prendre : ce précepte, donné par *Hippocrate*, a toujours été ſuivi avec ſuccès par les Médecins inſtruits.

Quinzième principe. L'ignorance, les préjugés & l'indocilité du peuple dans ſes maladies, rendent ordinairement l'exécution des ordonnances fort difficile; & il en réſulte que la plupart des remèdes ne ſont pas donnés à temps, ou que même les malades ne les prennent point. Pour éviter cet inconvénient, il eſt à propos de ſimplifier, autant qu'il eſt poſſible, leur traitement, en réuniſſant dans la même compoſition tous les remèdes qu'on ordonneroit ſéparément à d'autres malades, & en fixant les heures auxquelles chaque doſe de médicament doit être priſe; par ce moyen on établit une ſorte de régularité qui eſt fort néceſſaire, & les malades moins dégoûtés deviennent plus dociles. Au reſte, cette

méthode réuſſiroit très-bien par-tout.

Seizième principe. La fréquence des rechutes auxquelles les habitans des campagnes ſont expoſés, tant par leur imprudence que par leur intempérance, exige de la part du Médecin la plus grande attention, puiſque la maladie devient alors preſque toujours mortelle. Pour éviter ce malheur, il eſt toujours à propos de veiller ſur le régime & la conduite des convaleſcens, &, ſur-tout, de ne pas leur confier, ni à leur famille, les alimens & les boiſſons qui leur ſont accordés : en conſéquence, dès qu'un malade commence à manger, il vaut mieux lui faire donner ſa portion d'alimens & de vin par des perſonnes chargées de cet office. Si ce moyen n'eſt pas toujours ſuffiſant, il eſt du moins capable d'empêcher un mal de plus. Les conſeils & la crainte qu'on inſpire aux convaleſcens peuvent les arrêter ſur les autres imprudences.

Dix-ſeptième principe. Il ne faut jamais

perdre

perdre de vue que les gens de la campagne se rétablissent d'autant plus lentement, qu'outre l'épuisement qu'a produit la maladie, il en existoit un réel avant son invasion ; & en conséquence, il est nécessaire de faire continuer aux convalescens l'usage des toniques le plus long-temps qu'il est possible. L'eau rouillée, ou l'infusion des amers, qu'on trouve partout sous la main, sont deux moyens bien simples de remplir cet objet sans aucune dépense.

Dix-huitième principe. Comme il arrive le plus souvent que l'on connoît évidemment les causes d'une épidémie régnante, il est à propos de prendre des mesures pour en arrêter les progrès; ce qu'on obtient facilement en examinant avec soin les habitans qui paroissent y avoir le plus de disposition, & en les traitant sur le champ. J'ai été à portée de voir qu'un émétique ou un purgatif, donné à propos dans ces circonstances, avoit prévenu dans

beaucoup de ſujets la maladie régnante. Au reſte, comme la terreur s'empare aiſément des payſans, lorſqu'ils voient un grand nombre de maladies ſérieuſes dans leurs paroiſſes, & qu'il n'y a rien de plus propre que cet état pour les répandre & les rendre plus dangereuſes, il faut avoir le ſoin d'inſpirer du courage & de la confiance aux habitans, & de les prévenir qu'avec une conduite ſage & de la tempérance, ils ſeront à l'abri de l'épidémie.

La ſimplicité de ces maximes, fondées ſur l'expérience de tous les temps & de tous les pays, doit procurer, comme on le voit, même aux gens les moins inſtruits, les moyens de conduire la plupart des maladies épidémiques; & l'on peut du moins aſſurer qu'en les ſuivant, on ne commettra pas autant d'erreurs qu'il ſeroit à craindre, ſi elles étoient ignorées.

Il paroît de même qu'elles circonſcrivent en quelque manière la méthode curative de ce genre de maladies; ce qui n'eſt

pas moins intéressant pour le succès, que pour procurer la facilité de multiplier les secours.

On pourra connoître par la description des différentes épidémies qui ont régné pendant les années 1780, 1781 & 1782, dans la généralité de Paris, le succès de la méthode générale qui vient d'être indiquée, & on y trouvera en même temps la confirmation de tous les principes sur lesquels elle est fondée.

Mais pour faire juger du parti qu'on doit en tirer, il suffira d'exposer ici la manière dont le service des épidémies se fait :

1.° Il y a dans chaque subdélégation, un Médecin & plus ou moins de Chirurgiens désignés par M. l'Intendant, pour suivre le traitement des épidémies de leur canton; savoir, le Médecin pour l'ordonner, & les Chirurgiens pour exécuter les ordonnances.

2.° Les uns & les autres sont en cor-

respondance avec le Médecin en chef de la généralité, tant sur les maladies régnantes que sur la topographie médicinale de leur canton.

3.° Chaque Syndic est obligé d'avertir M. le Subdélégué aussitôt qu'il y a quatre ou cinq personnes attaquées d'une même maladie dans sa paroisse, & ce dernier y envoie sur le champ le Médecin de la subdélégation, qui ordonne le traitement & le fait suivre journellement par les Chirurgiens du même département, sans néanmoins se dispenser d'aller visiter les malades chaque jour, ou tous les deux ou trois jours, suivant le besoin.

4.° M. le Subdélégué, sur la demande du Médecin, fait fournir provisoirement la viande, tout autre aliment, & les drogues nécessaires, en rend compte à M. l'Intendant, qui ordonne sur le champ l'envoi des remèdes & des secours nécessaires, sur l'avis du Médecin de la généralité, informé par sa correspondance de la nature de la maladie.

5.° Lorſque la maladie eſt grave & attaque un grand nombre d'individus, le Médecin de la généralité eſt obligé de ſe tranſporter ſur les lieux pour concerter avec celui du canton le traitement convenable.

6.° Indépendamment du traitement des maladies régnantes, les Médecins & Chirurgiens, commis à cet effet, ſont chargés de vérifier l'état des hommes & des animaux ſoupçonnés ou attaqués de la rage, d'en rendre compte, & de les traiter conformément à l'inſtruction publiée par ordre de M. l'Intendant en 1781, ſur cette maladie; & il eſt ordonné au Syndic de chaque paroiſſe d'envoyer les pauvres qui en ſont atteints à Saint-Denys, où l'on a préparé un aſyle pour leur traitement.

7.° Les Officiers de ſanté attachés à chaque ſubdélégation, ſont auſſi tenus de ſe tranſporter dans les paroiſſes de leur département où il arrive des accidens, ſoit par l'effet du méphitiſme, ſoit par toute autre cauſe publique, à l'effet d'y

remédier le plus tôt poſſible, & d'en rendre compte enſuite à M. l'Intendant.

8.° S'il ſurvient quelques plaintes ſur l'inſalubrité de quelqu'établiſſement nouveau ou ancien dans une paroiſſe, leſdits Officiers de ſanté, & même le Médecin de la généralité ſi le cas eſt grave, ſont pareillement obligés de ſe rendre ſur les lieux, & d'en faire leur rapport à M. l'Intendant.



DESCRIPTION
D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné dans les mois d'Août, Septembre & Octobre 1782, à Briennon & Avrolles, élection de Joigny, avec la Topographie de ces deux Paroisses, précédée de celle de la ville de Joigny & de ses environs.

Par M. BOURDOIS DE LAMOTTE.

Situation de la ville de Joigny.

JOIGNY, en Champagne, est situé à mi-côte sur le flanc d'une montagne, dont l'élévation perpendiculaire est d'environ cent cinquante toises. Cette ville est bâtie en amphithéâtre & est exposée au plein midi dans toute sa longueur. Sa position sur le globe est de 21 degrés de longitude & de 47 de latitude; sa distance de Paris est de 73600 toises : la montagne, à laquelle la ville est adossée, la défend contre les vents du nord; mais celui de l'est & celui de l'ouest y ont le plus libre accès. Au pied de cette montagne, & dans

la direction du levant au couchant, coule la rivière d'Yonne, qui porte bateau ; elle prend sa source dans les montagnes du Morvan, & va se jeter dans la Seine à Montereau. Une plaine de six à sept lieues de longueur, sur une & demie de largeur, que cette ville commande, offre à l'œil le tableau le plus agréable & le plus intéressant. Un mélange heureux de prés, de terres labourées, de jardins, de plantations d'arbres, &c, remplit ce vaste bassin, traversé par les routes de Champagne, de Bourgogne & de l'Orléanois, dont l'enceinte est fermée par des montagnes, la plupart couronnées de bois, placées à la distance que l'œil peut desirer pour se reposer agréablement. Cette rivière, des ruisseaux qui serpentent dans cette plaine & la fécondent, & quelques sources d'eaux minérales abreuvent cette contrée & la fertilisent.

Caractère & tempérament des habitans.

L'air y est pur & vif, & ne contribue pas peu à la gaieté du caractère & à la bonté du tempérament de ses habitans.

Nature du sol.

Le sol sur lequel cette ville est bâtie, ainsi que celui des montagnes, placées à son nord, est calcaire ; beaucoup de silex sont interposés dans ces craies ; on y rencontre fréquemment des oursins, des cornes d'ammon, des teignes,

des tellines pétrifiés, &c. C'eſt ſur ce ſol, dans toute l'étendue du flanc de ces montagnes, que croiſſent à grands frais les vignes qui produiſent le meilleur vin du pays. Des bois épais, faiſant partie de la forêt d'Othe, en couronnent le ſommet.

L'Été.

La ſituation de Joigny pourroit faire craindre qu'un terrein auſſi ſec, auſſi élevé, auſſi bien garanti des vents du nord, & auſſi ouvert aux rayons brûlans du midi, ne la rendît plus chaude & plus incommode qu'une autre: mais une obſervation conſtante prouve le contraire; la forêt qui domine les montagnes, les vignes plantées ſur leur penchant, qui ſont toujours en végétation pendant les chaleurs de l'été; cette plaine immenſe, couverte d'arbres & de plantes, dans laquelle l'air circule avec liberté, &c, entretiennent néceſſairement l'atmoſphère dans une fraîcheur & une pureté bien capables de réparer les torts qu'un ſoleil trop ardent pourroit y cauſer; & la rivière, qui baigne les murs du côté du midi, diminue conſidérablement, par ſes exhalaiſons, l'intenſité de la chaleur.

L'Hiver.

L'hiver n'y offre aucun phénomène particulier à obſerver. Les hommes & les végétaux y ſubiſſent la loi impoſée à ceux qui vivent

ſous le même degré, quoique les vents du nord ſe faſſent ſentir à peine à tout ce qui eſt adoſſé à la montagne. Mais le voiſinage immédiat de la forêt & de la rivière, détruit en partie les avantages qui réſulteroient de cette poſition, en fourniſſant continuellement à l'air des molécules froides & humides.

Le Printemps & l'Automne.

La température du printemps & de l'automne préſente des détails plus ſinguliers à obſerver que les deux ſaiſons précédentes ; il ſemble que c'eſt ſur-tout dans ces deux temps de l'année que tout ce qui reſpire & tout ce qui végète, éprouve d'une manière plus ſenſible les avantages d'une expoſition heureuſe, ou les inconvéniens d'une ſituation défavorable. Pendant l'été, rien ne réſiſte à l'action pénétrante des rayons du ſoleil ; & le repos & l'inertie ſont le triſte apanage de la Nature pendant l'hiver. Mais lorſqu'au printemps la douce chaleur du ſoleil ſe fait ſentir, que la vie ſe réveille, que les hommes & les végétaux tendent à prendre un nouvel eſſor, c'eſt alors qu'une expoſition favorable jouit avec uſure du bienfait de cette première chaleur. Tel eſt le précieux avantage que donne à Joigny ſon heureuſe poſition ; le ſoleil y exerce ſon action en pleine liberté ; ſes premiers rayons en

dardant ſur la plaine déjà couverte d'herbes tendres, en forment un laboratoire, où l'air s'épure de plus en plus au profit des habitans & de leurs poſſeſſions. Auſſi l'expérience prouve-t-elle que la Nature eſt plus précoce à Joigny que dans les contrées voiſines; & les jouiſſances que l'automne procure, ſoit en vins, ſoit en fruits, ſoit en légumes, &c, y ſont plus parfaites & plus ſalutaires que par-tout ailleurs. Cette ſaiſon, ſi triſte en général pour tous les pays environnés de forêts, ſi dangereuſe pour ceux qui ſont ſitués ſur le bord des rivières, eſt preſque toujours agréable à Joigny. Les brouillards toujours légers, ne s'y font ſentir que pendant quelques heures de la nuit; aux premiers rayons du ſoleil, ils ſont bientôt diſſipés; la terre qui les reçoit étant très-poreuſe, l'humidité ſe trouve promptement abſorbée; & pendant le jour, l'atmoſphère eſt parfaitement pure. Dans ce pays, les mauvais temps ne commencent preſque jamais avant le mois de Décembre. Les brouillards.

De tous les vents, celui qui règne le plus eſt celui du nord au nord-eſt. Voici comment on peut partager à-peu-près leur exiſtence annuelle. Ce vent dure trois mois. Celui de nord-eſt à l'eſt, un mois; le vent de l'eſt au Les vents.

ſud-eſt, un mois; celui du ſud-eſt au ſud, un mois; celui du ſud au ſud-oueſt, deux mois; celui de l'oueſt au nord-oueſt, deux mois; celui du nord-oueſt au nord, un mois; celui du ſud-oueſt à l'eſt, un mois.

Orages.

C'eſt au ſud-oueſt que ſont ordinairement attachés les orages & les inondations. Ceux qu'amènent les autres vents, ne troublent pas ordinairement la tranquillité des cultivateurs. Il eſt très-rare qu'un orage, pouſſé par un autre vent que celui du ſud-oueſt, ait laiſſé des traces de ſon paſſage; auſſi Joigny ſemble-t-il jouir du privilége conſolant d'être moins expoſé que les pays voiſins, aux déſaſtres cruels de la foudre & de la grêle. Ce n'eſt pas cependant que ſes faſtes ne conſervent la mémoire de quelques malheurs dont la foudre ait été la cauſe. A deux fois différentes, une des paroiſſes de la ville a été frappée du tonnerre; mais cette égliſe, bâtie dans le lieu le plus eſcarpé de la ville, eſt ſurmontée par une flèche ſi élevée, qu'il eſt preſque impoſſible, que dans un temps orageux, elle ne partage en deux les nuées qui ſe trouvent ſur ſa direction; auſſi preſque toujours, lorſque le temps eſt fort électriſé, voit-on jaillir, des parties métalliques les plus élevées de cette

Effets produits par le tonnerre ſur la flèche d'une des paroiſſes, qu'il a dépouillée entièrement de ſes ardoiſes, ſans la brûler.

flèche, des étincelles vraiment électriques.

Les aurores boréales sont les mêmes que celles qu'on remarque à Paris ; il est rare qu'on n'en voie pas une ou deux par an.

Aurores boréales.

Les autres météores aériens, la pluie, la neige, la grêle, &c, ne se font pas redouter pour l'ordinaire par leur trop grande abondance ; les deux premiers y tombent plus souvent au profit des cultivateurs qu'à leur détriment ; & lorsque la grêle menace, elle fait communément plus de peur que de mal réel.

Météores aëriens.

Les vignes sont la principale richesse du pays. Les vins qu'elles procurent, tiennent de la qualité du Champagne & du Bourgogne ; mais leurs principes constitutifs ont moins de feu que les vins renommés de Champagne, & n'offrent pas ordinairement à l'odorat & au goût ce parfum & cette saveur exquis des vins fameux de la haute Bourgogne. Celui de Joigny ne surabonde point en principes spiritueux ; ce qui le rend peu propre à former de l'eau-de-vie. Il diffère de ceux du Rhin, qui, pour devenir potables, ont besoin du secours des années ; & de ceux de Bordeaux, qui ne sont dépouillés de leur saveur amère, pour ne pas dire stiptique, qu'après avoir souffert, pendant un certain temps, le tourment de la

Vignes & vins.

Leurs qualités & principes constitutifs.

Comparaison avec différens vins.

Il est bon à boire au bout d'un an, & peut se marier avec tous les vins du royaume qui manquent de finesse.

mer. C'eſt ſans doute à la combinaiſon heureuſe de leurs principes conſtitutifs que les vins de Joigny doivent leur qualité inappréciable de ne pas ſurcharger ni travailler l'eſtomac, de ne pas procurer d'ivreſſes longues ou dangereuſes, & d'avoir un effet, je dirois preſque ſpécifique, pour accélérer l'action des reins & de la veſſie. Ce qui prouve davantage les qualités bienfaiſantes des vins de ce pays-ci, c'eſt que ceux même, qui ſe permettent de les boire purs, ne ſont pas plus ſujets à la goutte & à la pierre que ceux qui les coupent avec de l'eau.

Leurs qualités.

Froment.

Les blés y ſont de très-bonne qualité, mais n'y croiſſent pas en aſſez grande quantité pour ſuffire à la nourriture des habitans. Ils ſont obligés d'avoir recours aux provinces voiſines pour y ſuppléer. Les menus grains n'y ſont guère plus abondans que le blé ; mais la récolte du vin & la fécondité de la prairie dédommagent ordinairement cette ville de la modicité de cette récolte. Les fruits, les légumes ſuffiſent ordinairement pour le beſoin & le luxe des habitans, & deviennent quelquefois la ſource des maladies épidémiques de cette province.

Viande de boucherie & gibier.

Le bœuf, la vache, le veau, qui ſervent à la nourriture des habitans de ce pays, y

ſont plus ou moins bons, ſuivant le lieu où ils ont été élevés & nourris. Le mouton, ainſi que le gibier qui croiſſent & pâturent ſur les montagnes, ont un goût exquis, qui les fait aiſément diſtinguer de ceux qui n'ont pas quitté la plaine, & ſur-tout, les endroits marécageux.

Les plantes des environs de Joigny ſont à-peu-près les mêmes que celles qu'on trouve dans ceux de Paris. J'en donnerai dans un autre Mémoire un détail exact, que la longueur de celui-ci me fait retrancher. Les plantes.

Les eaux qui abreuvent cette contrée ſont celles de la rivière d'Yonne, de l'Armançon, du Tollon, du Vrin, &c. La facilité, que les habitans de cette ville ont d'avoir des puits dans leurs maiſons, fait qu'ils préfèrent pour leur uſage l'eau qu'ils ont à leur portée, à celle de la rivière, quoique cette dernière ſoit infiniment meilleure & moins chargée de parties terreuſes & calcaires que celle des puits. La tranſparence de ces deux eſpèces d'eaux paroît être la même; celle de la rivière eſt beaucoup plus légère & n'a aucune ſaveur, excepté lorſqu'on la puiſe dans le temps des débordemens, où elle ſe rapproche pour le goût de celle des puits. Les ſubſtances tenues en Eaux douces. Différence avec celle des puits.

ſolution dans cette dernière, ſont de vraies ſélénites, & une petite quantité de terres nitreuſes. J'obſerverai, à ce ſujet, que rien n'eſt plus commun que de trouver de cette ſubſtance dans les caves, dans les carrières, dans les fouilles faites dans les montagnes pour le paſſage des routes, dans les ravins creuſés par les pluies de l'hiver. Enfin, l'expérience prouve que la vertu diſſolvante de ces deux eſpèces d'eaux eſt bien différente, puiſque les légumes cuiſent moins bien dans l'eau de puits, & que le ſavon a beaucoup plus de peine à s'y diſſoudre que dans celle de la rivière.

Eaux minérales des Echarlis.

Parmi les eaux minérales qui ſe trouvent dans l'élection de Joigny, celle qui mérite le plus d'attention eſt ſans difficulté celle des Écharlis. Cette ſource eſt ſituée au ſud-oueſt de cette ville, & n'en eſt éloignée que de quatre lieues & demie; elle eſt renfermée dans la cour des Bernardins de ce nom; elle coule de l'eſt à l'oueſt, ſur un terrein argileux. Louis VI, dit le Gros, a fait uſage de ces eaux avec un ſuccès qui leur a donné pendant long-temps beaucoup de célébrité. Quoiqu'elles n'aient rien perdu de leurs vertus, celles de Paſſy, celles de Forges, auxquelles elles reſſemblent

reſſemblent beaucoup, les ont preſque fait tomber dans l'oubli. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elles conviennent très-bien dans les obſtructions des viſcères, dans les coliques d'eſtomac, dans les affections bilieuſes, dans les maux de reins, dans les douleurs néphrétiques, &c.

Maladies où elles conviennent.

Une autre ſource encore moins connue que celle des Écharlis, mais non moins utile pour ceux qui en font uſage à propos, eſt celle de la paroiſſe de Neuilly, ſituée au ſud de cette ville, dont elle n'eſt éloignée que de cinq quarts de lieue. Cette fontaine, qui coule dans un pays plat, au milieu d'une prairie, dépoſe, comme celle des Écharlis, un ſédiment roux foncé ſur ſes rives, & laiſſe voir une couleur griſe à ſa ſurface; comme les autres eaux minérales, elle ne gèle jamais. Les eaux de Neuilly ſont beaucoup moins âpres que celles des Écharlis, & quoique les principes ſoient à-peu-près les mêmes pour la qualité, il eſt certain qu'ils ſont ici bien moins abondans. Je les conſeille avec ſuccès dans les maladies d'eſtomac, de reins, de veſſie, de matrice, qui dépendent de quelques engorgemens & demandent l'uſage des remèdes légèrement martiaux, &c. Tels ſont les ſecours

Eaux minérales de Neuilly.

Maladies où elles conviennent.

que la Nature a ménagés aux habitans de cette province, lorsqu'ils sont attaqués des maladies chroniques dont nous venons de parler, qui résisteroient peut-être à l'usage des remèdes ordinaires, s'ils n'étoient pas secondés par celui de ces eaux, dont j'ai très-souvent eu occasion, depuis trente-huit ans, d'éprouver l'efficacité.

Avantages de la situation de Joigny.

La ville de Joigny, préservée par sa position des effets dangereux de l'intempérie de l'air, a cet avantage, que ses habitans 1.° respirent constamment un air pur & bienfaisant, renouvelé sans cesse par le courant d'une rivière qui baigne les murs de son quai, qui est un des plus agréables du royaume.

2.° Que les alimens y sont d'excellente qualité.

3.° Qu'on y boit de très-bons vins & des eaux pures.

4.° Qu'on y jouit ordinairement d'une santé brillante, & que plusieurs habitans arrivent à la plus heureuse vieillesse.

Maladies Endémiques.

Cette ville ne connoît point de maladies endémiques, si ce n'est que les habitans paroissent plus sujets que ceux des pays voisins à avoir l'ouïe dure, sans cause déterminante connue. Je pense seulement que cette ville étant située au midi & à mi-côte, ils transpirent davantage; mais que les vents du nord au

nord-eſt qui y règnent trois mois de l'année, & la rivière qui baigne ſes murs, les expoſent ſouvent à des tranſpirations répercutées, dont la ſurdité pourroit bien être l'effet.

Les maladies épidémiques y ſont fort rares, ſi l'on en excepte la rougeole, la petite vérole & les fièvres automnales. Ces maladies n'y règnent que tous les cinq ou ſix ans, & ne ſont pas ordinairement meurtrières, à moins qu'elles ne ſoient ou négligées, ou compliquées avec quelques autres, comme fièvres putrides, vermineuſes, pourpreuſes, &c; ce qui eſt fort rare. De ſoixante-neuf maladies épidémiques que j'ai traitées depuis trente-cinq ans dans différentes paroiſſes, tant de cette élection que des voiſines, où j'ai été envoyé par M.rs les Intendans de cette généralité, aucune n'a laiſſé des traces funeſtes de ſon paſſage, lorſque les malades ont été traités méthodiquement, & qu'ils ont commencé à jouir des ſecours de toute eſpèce que M.rs de Sauvigny & Bertier ſe ſont toujours fait un devoir & un plaiſir de faire procurer aux indigens, dont plus de ſix mille de ma connoiſſance, doivent leur conſervation & celle de leur famille à ces Miniſtres auſſi humains que patriotiques. Maladies Épidémiques.

Les maladies ſporadiques ſe font ſentir ici Maladies ſporadiques.

comme ailleurs ; mais ce qui mérite d'être obſervé, c'eſt que les convaleſcences y ſont communément rapides. On trouve peu à Joigny de ces malades qui, accablés ſous le poids de leurs infirmités, traînent une vie miſérable & languiſſante. Quoique la boiſſon ordinaire de la plupart des habitans de cette ville ſoit le vin du pays, je n'y ai jamais traité de goutteux : on compte un très-grand nombre d'années avant que d'y rencontrer un habitant attaqué de la pierre.

TOPOGRAPHIE

De la ville de Briennon & de la paroiſſe d'Avrolles.

CETTE ville, ſituée en Champagne, diocèſe de Sens, au milieu d'une plaine aſſez vaſte, eſt traverſée par l'Armançon, rivière de la troiſième eſpèce, qui coule du levant au couchant, & dont les eaux ne ſont pas aſſez fortes pour permettre la navigation des gros bateaux : on y fait flotter ſeulement des trains de bois des forêts voiſines, & ſur-tout de celle d'Othe.

Les eaux de cette rivière roulent ſur un terrein très-gras, ce qui altère ſouvent leur limpidité ; mais elles ſont très-poiſſonneuſes : on y pêche ſur-tout de bonnes anguilles & des truites.

Aucune montagne ne défend la ville de Briennon de l'accès des vents ; auſſi y exercent-ils toute leur force ſuivant les temps & la ſaiſon. On n'a pas remarqué qu'il y en eût aucun qui ſoufflât plus fréquemment que les autres.

Les quatre ſaiſons n'y préſentent aucun phénomène digne de remarque. La Nature y reçoit, comme dans les lieux aérés, l'impreſſion qui réſulte néceſſairement du chaud, du froid, des vents & des pluies.

En général, on peut regarder l'air de cette contrée de la Champagne comme très-pur ; la végétation s'y fait à merveille, & elle eſt rarement le théâtre des maladies fâcheuſes pour les hommes.

Les plantes qui croiſſent dans les environs ſont les mêmes qu'auprès de Paris. Le froment & le ſeigle ſont la richeſſe du pays ; on y récolte très-peu de vin & d'une qualité médiocre ; les fruits & les légumes y ſont communs & très-bons ; les fourrages n'y ſont pas auſſi eſtimés.

Le ſol eſt une terre crétacée mêlée avec un ſable très-fin & peu dur.

Le nombre des habitans ſe monte à environ deux mille.

Ils vivent tous en général dans l'aiſance : le peuple ſe nourrit principalement de pain fait avec moitié ſeigle & moitié froment, de légumes, de fruits & de fromage. Le porc ſâlé eſt la viande la plus uſitée parmi les manouvriers qui travaillent pour la plupart ſur le port; le peuple eſt auſſi employé ſur le port, mais encore plus à la culture.

L'eau que les habitans boivent ordinairement eſt celle d'une fontaine qui a ſa ſource dans l'enceinte de la ville : elle offre les qualités deſirables; il n'en eſt pas de même de celle des puits qui y ſont très-communs.

Je n'y connois point de maladie endémique: la rougeole, la petite vérole & les fièvres intermittentes ſont les ſeules épidémies qui s'y faſſent redouter : celle qui vient d'y régner a été le produit des temps humides qui ont été conſtans dans l'arrière-ſaiſon, & du défaut de légumes & de fruits de bonne qualité cette année.

En général, les habitans de Briennon jouiſſent d'une bonne conſtitution; ils ont de l'activité, de l'énergie, & de la conſtance pour le travail;

il eſt rare d'y voir des maladies épizootiques; ce qu'on doit attribuer à la nature des pâturages & à la bonne qualité des eaux.

Le village d'Avrolles en Champagne, diocèſe de Sens, élection de Joigny, contient à-peu-près cinq cents habitans.

Quoique placé dans une ſituation aſſez favorable, il n'a pas la ſalubrité qu'il devroit avoir : on verra plus bas les moyens de rendre à cette paroiſſe les avantages dont elle eſt privée pour la ſanté de ſes habitans.

Avrolles eſt adoſſé à une montagne appelée le *mont Avrolles*, dont la hauteur eſt à-peu-près de 100 toiſes, & qui eſt couronnée d'un bois de haute-fûtaie. Cette montagne défend le village des vents du nord auxquels elle fait face d'un côté ; elle reçoit ſur ſa partie oppoſée les rayons du midi, qu'elle réfléchit avec force ſur Avrolles. Cette montagne eſt de nature grayeuſe; on y trouve une grande quantité de pétrifications, & entr'autres des cornes d'ammon. Des pièces de monnoie, qu'on y rencontre en fouillant, font croire que Céſar y a ſéjourné quelque temps. Le flanc de cette montagne du côté du midi, ou, ce qui eſt la même choſe, celui qui regarde le village, eſt planté de vignes.

Au pied d'Avrolles, coule, du nord au midi, un ruiſſeau qu'on nomme le *Créanton*, dont les eaux aſſez limpides vont ſe jeter, à une lieue de-là, dans l'Armançon.

Indépendamment de ce ruiſſeau, on trouve dans la partie la plus élevée de la paroiſſe, c'eſt-à-dire, à-peu-près dix toiſes au-deſſus du niveau du ruiſſeau, une ſource d'eau vive & très-pure, dont les habitans ſont principalement uſage : cette ſource s'appelle le *Senain*.

Dans le bas du village & le long du ruiſſeau, eſt une plaine d'un quart de lieue de large ſur deux lieues de longueur. Cet eſpace comprend du nord au midi tout ce qui ſe trouve depuis Champleſt juſqu'à Briennon. C'eſt dans cette prairie, mais plus près encore du village de Champleſt, que ſe trouve la fontaine minérale dont j'ai déjà parlé, & dont les eaux ſont à-peu-près ſemblables à celles de Paſſy.

Le pays d'Avrolles fournit un vin aſſez dur, les terres labourables qui ſont nombreuſes, fourniſſent un excellent froment & du ſeigle; un cinquième des terres eſt employé pour les menus grains; les fruits & les légumes ont beſoin de beaucoup de culture pour être bons.

La nourriture la plus ordinaire des habitans conſiſte dans les fruits, les légumes & le laitage:

le porc ſâlé, comme dans toute cette contrée, eſt la ſeule viande dont ſe régalent les payſans les plus à leur aiſe.

Les épidémies ſont plus communes à Avrolles que dans aucun canton des environs : je crois en trouver la cauſe : 1.° dans des eaux qui, par la diſpoſition réciproque de la montagne & du village, ſéjournent néceſſairement dans ce dernier, & y entretiennent une humidité conſtante : 2.° dans une mare très-conſidérable ſituée au milieu de la paroiſſe.

Le ſoleil du midi frappant continuellement ſur cette eau ſtagnante, rendue de plus en plus fétide par les immondices & les excrémens des beſtiaux qui vont y boire & s'y laver, doit pomper ſans ceſſe des exhalaiſons méphitiques qui altèrent la pureté de l'air ; auſſi ai-je plus d'une fois éprouvé que, pendant l'été ſur-tout, l'atmoſphère de ce lieu étoit chargée de miaſmes infects & putrides.

Le moyen de remédier à ce funeſte inconvénient qui multiplie les maladies & en rend la cure plus difficile, ſeroit de faire paſſer dans cette mare les eaux de la fontaine de *Senain :* on ſubſtitueroit par cet expédient une eau vive à une eau croupiſſante ; & d'une cauſe de maladie on feroit bientôt une ſource de ſanté.

Quatre maladies épidémiques que j'ai été à portée de ſuivre dans ce village, m'ont paru avoir toutes un type égal, même cauſe, même progrès, mêmes ſymptômes : elles ont en général le caractère de putridité plus marqué que dans les maladies qui règnent aux environs. Les forces des malades ſont plus abattues & les convaleſcences plus difficiles.

Relation de l'Epidémie (1782).

La maladie, qui règne depuis trois mois dans les paroiſſes ci-deſſus, eſt une fièvre double tierce putride & vermineuſe.

Les cauſes auxquelles on l'attribue ſont :

1.° La répercuſſion de la tranſpiration, occaſionnée par la viciſſitude continuelle de l'atmoſphère pendant la fauchaiſon & la moiſſon dernières.

2.° L'altération dans les organes de la digeſtion, cauſée par la mauvaiſe qualité des alimens & par le défaut de fruits & de légumes, plus rares que jamais, cette année, dans la province.

Cette épidémie attaque indiſtinctement les perſonnes de tout âge & de tout ſexe, mais principalement les pauvres deſtinés aux travaux les plus pénibles de la campagne.

Les ſymptômes de cette maladie ſont : la courbature, le friſſon, le mal de tête, les envies de vomir, la gêne dans la reſpiration, l'aſſoupiſſement & l'altération dans la violence du paroxiſme, les ſueurs très-abondantes dans le déclin : le ventre eſt libre chez quelques malades, pareſſeux chez quelques autres ; les urines ſont rares & briquetées dans le plus grand nombre ; & la plupart rendent par haut & par bas, dans les premiers jours de la maladie, des vers & une bile verte & porracée. Les déjections dans tous les temps & juſqu'à la convaleſcence, ſont d'une fétidité inſupportable ; le pouls eſt petit, fréquent & embarraſſé; il ne ſe développe qu'après l'uſage répété des délayans & des évacuans ci-après détaillés.

Cette épidémie, qui avoit enlevé pluſieurs malades avant mon arrivée dans les deux paroiſſes, ſans doute parce que le traitement avoit été abandonné à la Nature, ou plutôt à un Charlatan qui fait lui ſeul plus de ravage dans la province que toutes les épidémies enſemble ; cette maladie, dis-je, n'a rien de dangereux, lorſqu'elle eſt traitée méthodiquement : j'obſerve néanmoins que les malades, qui ne ſuivent pas exactement le traitement & le régime, tombent quelquefois dans la leucophlegmatie.

L'intenſité des cauſes, la complication plus ou moins multipliée des ſymptômes ci-deſſus, rendent cette maladie plus ou moins grave, mais très-rarement dangereuſe; & ſi j'ai eu le déſagrément de voir le nombre des malades s'augmenter de jour à autre, j'ai du moins eu la ſatisfaction de ne perdre aucun de ceux qui m'ont appelé à temps, & qui ont ſuivi exactement le traitement ſuivant.

Les moyens que j'ai employés avec ſuccès ſont: la diète la plus exacte, le bouillon aux herbes, dans lequel on fait entrer de préférence l'oſeille, le pourpier, &c; les boiſſons délayantes & aigrelettes; le petit lait émétiſé foiblement; les lavemens émolliens; les vomitifs placés le plus tôt poſſible & répétés ordinairement trois ou quatre fois dans le cours de la maladie; les purgatifs de deux jours l'un, tant que la langue eſt ſale & chargée; les véſicatoires lorſque la tête eſt embarraſſée; enfin les fébrifuges mariés avec les vermifuges & les apéritifs dans la convaleſcence, temps auquel je permets les bouillons gras, un peu de ſoupe, du riz, & de ſuite des alimens plus ſolides.

RÉFLEXIONS.

L'ordre, la clarté & la méthode avec

leſquels M. Bourdois de Lamotte a décrit l'état & la ſituation de Joigny, de ſes environs & des deux paroiſſes où il vient de traiter l'Épidémie ci-deſſus, annoncent également la ſagacité profonde & les talens de ce praticien conſommé. Il y a trente-cinq ans qu'il s'occupe des Épidémies de ce canton, & pendant ce temps il en a traité ſoixante-neuf avec un égal ſuccès. Je ſuis fort aiſe d'avoir cette occaſion de lui rendre la juſtice qu'il mérite, & j'avoue qu'en ajoutant ici quelques réflexions ſur la nature de la dernière Épidémie qu'il a ſuivie, je ne puis rien dire qu'il ne ſache mieux que moi, ſi l'on en excepte une comparaiſon des maladies régnantes dans le même temps, & que je ſuis plus à portée de connoître par ma correſpondance.

Par exemple, la maladie dont il eſt ici queſtion ayant été la dominante depuis le mois d'Août juſqu'à la fin d'Octobre de cette année, a eu à-peu-près les ſymptômes décrits par M. Bourdois de Lamotte; mais en général, lorſque les accidens ont été

graves & de la nature de ceux qu'il rapporte, la double tierce étoit continue, & plusieurs gens de l'art s'y sont mépris en la croyant intermittente; ce qui n'est pas surprenant, parce que le déclin du paroxisme & l'intervalle entre ce déclin & l'invasion du paroxisme suivant, n'offre que rarement des signes évidens de la fièvre, & que d'ailleurs le Médecin est souvent obligé de s'en rapporter sur cet article aux relations qui lui sont faites. Il est bien rare qu'il existe des doubles tierces avec des symptômes de putridité & une apyrexie parfaite. Quoi qu'il en soit, le traitement ci-dessus indiqué est le seul qui convienne dans le cas d'apyrexie, comme dans celui de la continuité de la fièvre. Heureux sont les cantons qui ont des secours aussi efficaces & aussi lumineux que ceux qui sont donnés dans l'élection de Joigny, tant par le Médecin, que par les personnes préposées par M. l'Intendant pour faire livrer tout ce qui est nécessaire aux indigens malades!

DESCRIPTION D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné en Septembre, Octobre & Novembre de l'année 1781, à Château-Landon & dans les Paroisses voisines, élection de Nemours.

Par M. Rose.

Depuis trente-trois ans que j'ai l'honneur d'être chargé du traitement des maladies épidémiques dans l'élection de Nemours, j'ai observé que dans la province du Gâtinois les paroisses éloignées des eaux stagnantes, ou qui sont à l'abri des brouillards épais, & dont les habitans ont la faculté de s'abreuver toute l'année avec du vin, sans être d'ailleurs obligés de se livrer à un travail excessif, sont fort peu exposées aux maladies épidémiques, tandis que celles qui avoisinent les prairies & les rivières, ou dont le sol est humide & marécageux, ou qui sont enfin dans un état contraire au précédent, sont très-sujètes à ce genre de maladies.

En 1751, 1753, 1758, 1765, 1775 & 1781, tout le canton, qui avoisine Château-

Landon, & cette ville même, ont été ravagés par des fièvres putrides, malignes, éruptives, & par des dyſſenteries. C'eſt cette dernière eſpèce qui ſera le ſujet de mon Mémoire.

Avant de parler de la maladie, il ne ſera pas inutile de dire un mot de la Topographie de Château-Landon; je me propoſe d'en faire autant quelque jour pour la ville de Nemours, qui, étant ſituée au milieu des eaux & entourée de montagnes, eſt à-peu-près dans le même cas que les paroiſſes dont je vais m'occuper, & où il règne ſouvent des fièvres exanthématiques, dont une Épidémie entr'autres, en 1752, a laiſſé des traces dont on ſe reſſent encore.

TOPOGRAPHIE

de Château-Landon.

Château-Landon eſt une petite ville du Gâtinois, ſituée en amphithéâtre ſur un rocher, à 21 lieues de Paris, à 3 de Nemours & 4 de Montargis, expoſée au midi & bornée au nord par des montagnes qui interceptent le courant d'air du nord au midi & au couchant. Les rues longues & peu nombreuſes ſont mal pavées & inégales; elle contient environ

environ cent quarante feux, & la plupart des maiſons occupées par les gens du peuple ſont mal aérées, & ouvertes du côté du nord. Il y a quelques puits dont l'eau eſt très-limpide & ſalubre; mais il y en a d'autres qui en fourniſſent une blanchâtre, de mauvaiſe odeur & mal-ſaine, ce qui provient de la glaiſe & d'un tuf tendre & calcaire, à travers leſquels elle eſt filtrée.

Au bas de cette ville, du côté du midi, coule une petite rivière dont les eaux ſe groſſiſſent par une grande quantité de fontaines, & dont le courant aſſez rapide eſt argenté, & ſur un ſable très-clair; mais le chemin eſcarpé, qui y conduit de la ville, empêche le plus grand nombre des habitans d'aller puiſer de ces eaux.

Une des fontaines ci-deſſus eſt minérale & contient un peu de fer & d'alun. Ses eaux ont guéri à ma connoiſſance des engorgemens lymphatiques du cou & du méſentère dans des enfans, des obſtructions du foie & de la rate; ont rappelé les règles & détruit des affections vaporeuſes.

La ville eſt d'ailleurs placée entre deux collines, dont l'une eſt une prairie où coulent pluſieurs ruiſſeaux & une petite rivière qui fait

tourner plusieurs moulins; & l'autre, beaucoup plus élevée, est tout-à-fait sèche.

La prairie prend naissance entre le levant & le midi, & communique avec une autre qui est immense, coupée de plusieurs rivières, canaux, fossés, lacs & fondrières, qui contiennent la plupart des eaux stagnantes & corrompues, dont les exhalaisons forment des brouillards épais, & sont très-nuisibles aux habitations voisines. Aussi a-t-on observé que les habitans des lieux qui touchent à cette prairie sont plus souvent attaqués de fièvres putrides, exanthématiques, & d'affections scorbutiques, que ceux qui sont logés dans des lieux plus élevés où ils respirent un air plus libre. J'ai moi-même reconnu dans plusieurs Épidémies, que les rechutes étoient fréquentes parmi les premiers, que leur convalescence étoit très-longue, qu'ils étoient très-sujets aux hernies; enfin j'ai observé que ces habitans sont dans tous les temps pâles & peu robustes.

Le terrein, qui tient à Château-Landon, est sec, pierreux & peu fertile; il ne produit que des menus grains, tels que le seigle, l'orge, le blé noir ou sarrasin, un peu d'avoine & de la vesce.

La bourgeoisie & les marchands, dont le régime est assez bon, n'offrent aucune observation particulière; le laboureur & l'artisan mangent assez communément de la viande, du porc salé, avec des légumes & des œufs; leur pain est composé avec un tiers de froment & deux tiers de seigle. Quant aux manœuvres faisant la vigne & labourant la terre, leur nourriture est un pain composé avec l'orge, le seigle, le sarrasin & quelquefois un peu de froment, de mauvais fromage le plus souvent pourri, & quelques légumes, comme des haricots, des pois & des lentilles; & pendant l'hiver, leur boisson est une espèce de piquette faite avec l'eau & l'extrait du marc des raisins; pendant l'été ils s'abreuvent seulement avec de l'eau.

Il y a à Château-Landon un marché de volaille tous les jeudis; mais les montagnes & les mauvais chemins empêchent qu'il ne soit aussi considérable qu'il le pourroit être.

Les habitans sont assez robustes lorsqu'ils ont atteint l'âge de 30 ans; ceux qui ont la poitrine foible & délicate ne passent pas vingt-cinq ans; les enfans du peuple, nourris avec du lait & du pain de boulanger jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans, sont forts & bien portans; mais lorsqu'ils sont ensuite mis à la

nourriture de leurs parens, ils deviennent maigres, noirs & secs, sujets aux obstructions mésentériques, aux maux d'yeux, aux galles de tête, &c. Les femmes sont réglées entre quinze ou seize ans; on observe que leurs couches, sur-tout les premières, sont difficiles; que l'arrière-faix est adhérent, dur, épais & sec.

Les paroisses voisines sont à-peu-près de même pour les habitations & le régime; mais celles de Souppes, Nargis, Néronville & Dardives étant dans la vallée qui communique avec Château-Landon, sont plus sujettes aux fièvres malignes, putrides & exanthématiques que celles de Préfontaines, Bourligny, Chenon, la Madelaine, Treilles, &c. placées sur la hauteur, & celles-ci sont plus exposées aux dyssenteries. Dans les unes & dans les autres on a observé que les enfans étoient toujours les premiers attaqués; on a pareillement observé que la dyssenterie épidémique qui a affligé Château-Landon en différens temps, est toujours survenue après des étés secs & chauds, & que les fièvres putrides, miliaires, &c. ont été précédées de pluies abondantes, & ont commencé par les paroisses situées dans les prairies près des rivières, & se sont ensuite répandues dans les hauteurs.

Description de l'Épidémie de 1781.

En arrivant en Septembre à Château-Landon & dans les paroiſſes de Souppes, Nargis & Néronville, affligées de l'Épidémie, je trouvai un grand nombre de malades attaqués de dyſſenteries plus ou moins graves, & la plupart ſans aucun ſecours. L'Épidémie attaquoit de préférence les enfans au berceau, & même juſqu'à l'âge de cinq ans. La petite paroiſſe de Souppes en avoit déjà perdu vingt-quatre, celle de Château-Laudon trente-ſix.

Je reconnus bientôt que cette dyſſenterie ſe préſentoit ſous trois formes différentes. La première n'étoit qu'une dyſſenterie ſimple, la ſeconde une dyſſenterie putride, & la troiſième étoit maligne.

La première eſpèce s'annonçoit par des évacuations plus ou moins abondantes de matières ſéreuſes, un peu glaireuſes & plus ou moins rouges, avec des douleurs atroces dans les entrailles & à l'eſtomac, un froid aux extrémités, une grande pâleur & une foibleſſe extrême, un téneſme perpétuel, accompagné d'un deſir d'uriner; des urines claires & limpides. La langue étoit belle & la bouche humide, le ventre criſpé, ſerré & plat; le

pouls petit & lent, ſans apparence de fièvre, les yeux triſtes, mornes & abattus; les évacuations ventrales toujours infiniment douloureuſes, varioient ſans ceſſe, étant tantôt crues, plus ou moins rouges, tantôt ſemblables à la lavure des chairs; tantôt d'un rouge liquide & vermeil ou en grumeaux; & paſſant enſuite de cet état à la couleur jaune ou verdâtre; leur odeur approchant de celle de l'œuf couvé; enfin, chez quelques-uns, elles étoient ſimplement glaireuſes & mouſſeuſes, mais toujours avec des épreintes cruelles.

Tels étoient les accidens juſqu'au troiſième jour. Alors les déjections ſe fonçoient, ſoit en jaune, ſoit en brun: leur odeur devenoit cadavéreuſe; & ſi les malades n'étoient pas ſecourus promptement, ils périſſoient du onze au treize, dans des convulſions, des ſueurs gluantes & froides, & avec un hoquet qui précédoit la mort de vingt-quatre heures. Il arrivoit quelquefois que les accidens ſe calmoient pendant deux ou trois jours dans ceux qui n'étoient point traités; mais enſuite ils revenoient avec plus de fureur, & il n'y avoit aucun moyen d'y remédier.

Dans la ſeconde eſpèce, aux ſymptômes ci-deſſus ſe joignoient des nauſées, des efforts

pour vomir, des vomissemens de matières crues, porracées, vérugineuses, amères & souvent fétides; le pouls étoit plein & fréquent; la peau brûlante; la langue chargée d'un mucus jaunâtre & sale, souvent épaisse & enflammée jusqu'au larynx; les urines foncées, jaunes & rares; l'agitation considérable, l'altération grande, ainsi que la sécheresse de la bouche. Il y avoit des sueurs aigres; les déjections étoient fétides, sanguines, bilieuses & glaireuses; les exacerbations fréquentes; les yeux rouges & un peu hagards; le ventre météorisé; il survenoit un saignement par le nez à beaucoup de sujets, & cet accident se répétoit souvent; les nuits étoient orageuses.

Les accidens se développoient du deux au trois de la maladie, & continuoient ainsi jusqu'au sept; alors la tête s'embarrassoit, les agitations augmentoient, les sueurs devenoient plus aigres & fétides; les urines bourbeuses & foncées; le ventre se tendoit; la peau de tout le corps se gonfloit & étoit douloureuse; enfin les malades périssoient vers le dix-septième dans des convulsions, souvent avec le hoquet, & quelques-uns avec des éruptions miliaires & pourprées.

Dans la troisième espèce, les déjections

étoient pareillement dyſſentériques ; mais quelques malades, quoiqu'avec les mêmes douleurs d'entrailles, n'avoient aucune évacuation dans l'invaſion ; il y avoit des ſoubreſauts dans les tendons, des étouffemens, des cardialgies, un délire obſcur ; l'inſpiration étoit laborieuſe & plaintive ; le ventre tendu, ſur-tout à l'hypogaſtre ; les urines crues & preſque ſupprimées ; la langue humectée, mais brune dans ſon milieu, & par-fois noire juſqu'au fond du goſier ; la déglutition difficile par la contraction ſpaſmodique du pharinx ; la peau plus fraîche que chaude, molle & peu ſenſible ; les yeux larmoyans ; les malades jetant un regard fixe & inquiet ſur les aſſiſtans, & répondant à peine ou ſans raiſon aux queſtions qu'on leur faiſoit; exhalant une odeur fétide, qui, dans quelques uns m'a paru approcher de celle de l'ail ; enfin ayant la plupart aux talons des douleurs aiguës qui augmentoient principalement dans le temps des inſpirations laborieuſes dont j'ai parlé ci - deſſus.

Les accidens continuoient ainſi juſqu'au cinquième; quelques malades ont péri de miliaires & d'exanthèmes avant cette époque, dans des convulſions affreuſes; alors l'odeur étoit cadavéreuſe. Lorſque les évacuations s'établiſſoient après le

cinquième jour, & que les véſicatoires opéroient abondamment, on réchappoit les malades du vingt-quatre au quarante-deuxième jour. Leur convaleſcence étoit très-longue & très-pénible.

Le nombre des malades attaqués de la première eſpèce de dyſſenterie a été de cent ſoixante, dont ſix ſeulement, qui n'ont pas été traités ou qui l'ont été mal, ont péri.

Celui de la ſeconde a été de cent, dont neuf ſont morts.

Et celui de la troiſième de trente, dont ſept ont ſuccombé.

Le prognoſtic de la première ſe tiroit principalement de la nature des déjections; ſi elles étoient chargées de glaires épaiſſes & d'un beau rouge dans le commencement, elles annonçoient peu d'accidens; ſi au contraire elles avoient une conſiſtance ſéreuſe, rouſsâtre & par-fois variée en vert & en jaune, avec l'odeur d'œuf couvé, on pouvoit être aſſuré que la maladie ſeroit opiniâtre; mais ſi elles étoient abſolument aqueuſes dès l'invaſion de la maladie, ou d'un rouge brun, ſale & foncé, avec une odeur cadavéreuſe, un pouls intermittent, des ſueurs froides, les lèvres pâles, un hoquet fréquent & les yeux enfoncés, on pouvoit prédire la mort du malade.

L'intenſité des accidens dès l'invaſion de la ſeconde eſpèce faiſoit juger des évènemens. Le pouls rebondiſſant & régulier, la couleur du viſage médiocrement rouge, les urines citronées, le ventre peu douloureux, les déjections d'un rouge peu foncé, les yeux vifs ſans être enflammés, la langue du volume naturel & chargée d'un limon blanchâtre, les redoublemens réguliers, quoique fréquens, annonçoient une maladie de quatorze jours au plus & une heureuſe terminaiſon, lorſque toutefois les malades étoient dociles. Au contraire, les déjections d'un rouge foncé & ſale, d'une odeur fétide; le pouls enfoncé, les redoublemens irréguliers, accompagnés d'un violent délire, les yeux enflammés & laiſſant couler une humeur glaireuſe, le ventre ſerré, la petite quantité des urines & leur couleur foncée ou très-rouge, les ſueurs glaireuſes & âcres ou la peau très-ſèche, les agitations dégénérées en douleurs lancinantes aux pieds & aux poignets, l'oppreſſion, la langue ſèche, rude, épaiſſe, chargée d'une croûte noire, la courbure de l'épine & la propenſion à tenir la tête baſſe indiquoient une mort certaine du quatorze au vingt. J'en ai pourtant vu un qui, ayant eu tous ces accidens, en a réchappé

par une ſueur énorme & des évacuations abondantes par le bas-ventre.

Le prognoſtic de la troiſième eſpèce ne ſe tiroit pas de la force des ſujets ni de l'intenſité des accidens, puiſque la mort a enlevé ſouvent les plus forts & les plus jeunes malades, & qu'on a ſauvé la plupart de ceux dont les ſymptômes étoient les plus formidables. Pour rendre compte de cet effet, il faut ſe rappeler que les accidens, qui portent avec eux un caractère de malignité, paroiſſent attaquer d'autant plus vivement le principe vital, que les forces & la richeſſe des fluides ſont plus grandes, parce que les ſpaſmes ſont alors plus fréquens & plus violens.

CURATION.

LORSQUE j'arrivai à Château-Landon & que j'eus fait la viſite des autres paroiſſes où régnoit l'Épidémie, je reconnus que la plupart des malades n'avoient été qu'imparfaitement traités, ou n'avoient eu aucun ſecours médicinal, & qu'on n'avoit employé généralement que des aſtringens, adminiſtrés même ſans précaution, tels que le vin bouilli avec la canelle, le ſucre, la muſcade; des boiſſons de Kinorrhodon, d'épine vinette, de grande

confoude, de roses de Provins. Ceux auxquels les Chirurgiens avoient prescrit des boissons laxatives & des lavemens émolliens, n'avoient pas suivi ce traitement avec la régularité nécessaire; de-là la perte d'une quantité d'enfans & d'adultes de tous les âges.

Voici la méthode que j'ai établie dans le traitement de chacune des espèces, & que j'ai communiquée à M. Colombier, Inspecteur général des Hôpitaux civils & des maisons de force du royaume, qui l'a approuvée dans toute son étendue. On en verra le succès dans le tableau placé à la fin de ce Mémoire *(a)*. Mais en établissant les moyens curatifs, je n'ai pas négligé les préservatifs, & j'ai ordonné les fumigations dans les maisons avec le vinaigre & les baies de genièvre; le renouvellement de l'air des appartemens; & M.[rs] de la Police m'ont secondé par une Ordonnance qui enjoignoit à tous les habitans de ne pas faire des ordures, ni dans les rues, ni dans les cours ou jardins, ni sur les fumiers, & de ne pas laisser séjourner les déjections dans les chambres des malades.

(a) On a supprimé ce tableau, quoique très-bien fait, pour éviter les longueurs & les répétitions.

Méthode contre la première espèce.

Une légère eau blanche de riz crevé servoit de boisson ordinaire aux malades ; la crême qui restoit sur le linge, après avoir exprimé la liqueur, étoit quelquefois mêlée en petite dose aux bouillons, d'ailleurs très-peu chargés de sucs de viande. On donnoit quelques grains d'ipécacuanha divisés en plusieurs doses, tant pour faire vomir, que pour dégorger le canal intestinal ; quelquefois j'y ai suppléé, sur-tout lorsque les malades s'y refusoient, par un lavage de tartre stibié ; mais on n'administroit jamais ces remèdes à ceux qui avoient des douleurs violentes dans l'estomac, & on s'en tenoit pour eux à l'eau blanche ci-dessus & à l'eau de veau.

Quelques grains de la poudre anti-dyssentérique de M. de Lassone ont, dans beaucoup de cas, produit un soulagement admirable.

Alors si les déjections restoient toujours rouges avec une continuation de douleurs d'entrailles, on employoit les lavemens émolliens faits avec les feuilles de mauve, les racines d'althæa, la graine de lin, le bouillon de fraise de veau, de pieds & de tête de mouton, le lait & le jaune d'œuf, &c.

On purgeoit de deux jours l'un les malades avec la manne & le catholicum double ou le lénitif fin. Douze à quinze jours terminoient la cure, & les convalefcens dociles au régime étoient à l'abri des récidives.

Lorfque l'eftomac n'étoit point douloureux, on voyoit fouvent que l'ufage de quelques grains d'ipécacuanha pendant deux ou trois jours faifoient ceffer tous les accidens dyffentériques; alors on adminiftroit les purgatifs ci-deffus avec les tamarins, & en huit jours la maladie étoit terminée.

Mais fi ces premiers moyens ne fuffifoient pas, on ajoutoit aux remèdes ci-deffus la décoction blanche de Sydenham, la thériaque, le diafcordium auxquels on ajoutoit quelques grains d'ipécacuanha, le lait d'amande avec le fyrop de Diacode & de Karabé; on donnoit des quarts de lavemens émolliens rendus anodins par les têtes de pavot; on appliquoit les pulpes des herbes émollientes fur le ventre, ou des flanelles trempées dans leur décoction, ou autres topiques de cette efpèce.

Peu de malades ainfi traités ont fuccombé; mais la maladie fe prolongeoit, fur-tout lorfqu'il y avoit de la fièvre, jufqu'au feize, dix-huit & vingt; alors les convalefcences étoient longues & fatigantes.

Les enfans confiés à mes ſoins ont éprouvé, plus promptement que les adultes, les heureux effets de cette méthode. Je faiſois appliquer les topiques ci-deſſus ſur le ventre de ceux qui étoient à la mamelle, & qui rendoient beaucoup de ſang. Ils prenoient toutes les quatre heures, dans une cuillerée de lait de leur mère, un grain d'ipécacuanha, ou deux grains de poudre anti-dyſſentérique; & auſſitôt que les déjections ceſſoient d'être rouges, ce qui arrivoit aſſez promptement, on leur donnoit une once de ſirop de chicorée compoſé; ſouvent même la guériſon s'opéroit ſans ce dernier ſecours, en cinq ou ſix jours au plus tard.

Il eſt cependant arrivé que ces moyens ont été infructueux, & que des enfans ont péri dans des convulſions terribles.

A ceux de deux ou trois ans, on donnoit toutes les huit heures deux grains de poudre anti-dyſſentérique; & lorſque les entrailles n'étoient plus douloureuſes, on leur adminiſtroit de la manne fondue dans du lait ou de l'eau de riz, à trois ou quatre repriſes; ce qui ſuffiſoit pour les guérir en moins de huit jours.

Lorſque tous les moyens énoncés ci-deſſus

ne calmoient pas les malades, je leur preſcrivois, pour toute boiſſon, le lait chaud pendant vingt-quatre & même trente-ſix heures, & je faiſois appliquer les véſicatoires aux jambes.

Cette méthode m'a parfaitement réuſſi dans quelques cas, ſur-tout chez les ſujets traités inconſidérément, avec des aſtringens & des boiſſons chaudes & irritantes qui avoient ſupprimé les évacuations.

On ne ſera peut-être pas fâché que je cite ici quelques exemples ſinguliers des mauvais effets de ce traitement irritant.

Deux frères de la paroiſſe de Souppes, forts & robuſtes, l'un de vingt-quatre, l'autre de vingt-ſix ans, ayant pris une poudre dont j'ignore la compoſition, dans du vin rouge, chaud & bien ſucré, ſe trouvèrent guéris ſubitement de leur téneſme & du flux ſanguinolent qu'ils éprouvoient, avec tous les accidens dyſſentériques. Ce bon état dura huit jours, après leſquels ils furent ſoudain frappés l'un & l'autre d'une douleur terrible dans les genoux & les articulations des pieds & des poignets, avec une fièvre violente & une ſoif intolérable. Ayant été appelé, je preſcrivis des bains & des douches, avec une décoction émolliente, & l'application des linges, imbibés dans cette

eau,

eau, ſur les parties ſouffrantes; une boiſſon délayante & des lavemens adouciſſans ; une ſaignée du bras. Ce traitement fut ſuivi, à l'exception de la ſaignée, que le Chirurgien du lieu ne put faire, parce qu'on s'y oppoſa. Le cinquième jour j'y retournai & je les trouvai pâles & décharnés, ayant les mêmes douleurs, qui leur faiſoient jeter des cris perçans; mais les genoux, les pieds & les mains étoient enflammés & gonflés; la fièvre étoit augmentée, & il s'étoit établi ſur les parties ſouffrantes une éruption de gros boutons durs & pointus, comme ceux de la petite vérole bénigne.

J'engageai les malades à continuer les applications émollientes juſqu'au lendemain, où je trouvai les boutons en pleine ſuppuration, avec diminution de l'inflammation, & un gonflement moindre, mais ſans un grand relâchement de douleurs dans les articulations: je conſeillai l'uſage réitéré des minoratifs & la continuation des délayans. Je ne les ai plus revus, mais j'ai appris dernièrement, il y a environ ſix mois, par leur mère, qu'ayant négligé mes conſeils, ſur-tout à l'égard des purgatifs, ils n'étoient pas encore guéris : j'ai engagé cette femme à y revenir, & à leur faire prendre des bouillons dépurans.

Un homme d'environ soixante ans ayant été guéri trop tôt de son flux dyssentérique, & se félicitant d'une cure aussi prompte, fut tout-à-coup attaqué de douleurs arthritiques dans les bras, les mains, les genoux & les pieds; malgré les topiques émolliens & les boissons adoucissantes, les douleurs continuèrent, l'inflammation s'empara des parties souffrantes, & la fièvre survint. Je conseillai une saignée, les douches & les bains relâchans, qui parurent diminuer les accidens, mais d'une manière trop peu décidée pour s'en tenir-là. Des vésicatoires que je fis appliquer aux jambes les ont enlevés en douze heures. La suppuration a été entretenue pendant huit jours, & quelques minoratifs ont achevé la cure.

Le quatrième exemple de la métastase dyssentérique se trouve dans un Maçon fort & robuste, de la paroisse de Préfontaine : ayant été guéri à-peu-près comme les deux frères ci-dessus, & croyant être dans la meilleure santé, il fut tout-à-coup surpris d'une violente colique avec oppression; les secours ayant été tardifs, ce malheureux périt au bout de vingt-quatre heures.

MÉTHODE curative contre la seconde espèce.

AUSSITÔT après la diminution des douleurs d'entrailles & du flux sanguinolent, par l'usage des moyens indiqués ci-dessus, je faisois prendre quelques lavages d'émétique, ou quelques grains d'ipécacuanha; je joignois à l'eau de riz quelques cuillerées d'infusion d'oseille, ou je prescrivois la limonade ou quelques doses de verjus dans une tisane ordinaire; enfin le petit-lait, ou l'eau de veau acidulée. J'évacuois les malades de deux jours l'un, avec la manne & les tamarins ou les pruneaux, en y ajoutant, suivant le besoin, le catholicum double & le lénitif fin. Je recommandois fortement le nitre dans les boissons, & l'usage des lavemens émolliens jusqu'à la fin de la maladie, qui duroit longtemps, vu l'appauvrissement des humeurs dans les sujets qui en étoient attaqués.

MÉTHODE curative contre la troisième espèce.

LES douleurs étant calmées, ainsi que les accidens dyssentériques, par les moyens indiqués ci-dessus, je faisois appliquer de larges

véſicatoires aux jambes, aux bras, entre les épaules, en les multipliant ſuivant le beſoin; j'inſiſtois ſur les boiſſons acides, & je faiſois mettre conſtamment de l'émétique dans toutes les boiſſons; par ce moyen le ventre ſe lâchoit doucement, les évacuations de matières crues & fétides étoient enfin ſuivies de celles qui caractériſent la coction; & la maladie ſe terminoit; mais preſque tous les malades qui ont été guéris, ont eu des éruptions miliaires & des pétéchies, qui n'ont point empêché le traitement ci-deſſus. Leur convaleſcence a été fort longue & fort pénible.

REMARQUES *ſur quelques circonſtances du traitement & des effets des remèdes.*

1.° LA poudre anti-dyſſentérique n'a jamais été employée en même temps que les boiſſons acides & vineuſes, ſans que les douleurs aient été plus vives *(a)*; ce qui a empêché de mettre en uſage les anti-putrides, avant d'avoir calmé les accidens anti-dyſſentériques.

2.° Les boiſſons aſtringentes ont été ſuivies des accidens les plus cruels.

(a) M. Roſe n'ayant pas la recette de cette poudre, ne pouvoit pas ſavoir que ſon uſage eſt incompatible avec les acides. *C'eſt le verre d'antimoine.*

3.° Les lavemens trop mucilagineux & trop gras ont ſouvent augmenté les douleurs d'entrailles ; & ceux qui étoient préparés avec les feuilles de mauve, d'épinards, de graine de lin réuſſiſſoient mieux. Nous avons même remarqué que l'eau de fraiſe de veau étoit moins favorable que le bouillon de tête & de pieds de mouton.

4.° Les enfans étoient plus ſoulagés par les lavemens de lait avec un jaune d'œuf que par tous les autres.

5.° Lorſque les urines étoient ſupprimées dans l'invaſion de la maladie, ce qui étoit fréquent, rien ne les rappeloit plus efficacement & plus promptement que l'application des émolliens ſur le ventre.

6.° Le calme étoit prochain quand les urines commençoient à donner des ſignes de coction.

7.° Les douleurs ſoudaines au creux de l'eſtomac, qui ſe prolongeoient juſqu'à l'anus, étoient toujours ſuivies d'accidens cruels & funeſtes ; au contraire, lorſqu'elles ſe fixoient au rectum, ce qui ſe confirmoit par la chute de l'anus, la guériſon n'étoit pas éloignée.

8.° Nous devons attribuer le ſuccès principal qui a couronné les ſoins que nous avons

pris, aux ſecours prompts ordonnés par M. l'Intendant, & au zèle de M. de Comble, ſon Subdélégué à Nemours, ſur-tout pour l'adminiſtration des alimens & du bouillon, qui n'ont manqué à aucun malade; & l'on ſait que ce dernier eſt néceſſaire aux pauvres gens des campagnes.

9.° En comparant cette Épidémie avec celle de 1758 dans les mêmes lieux, nous avons obſervé que les lavemens de lait n'ont point ſoulagé les malades dans l'ancienne Épidémie, & qu'ils ſe coaguloient, tandis que dans cette dernière ils ont été ſouvent efficaces. Il n'y avoit aucun ſigne de putridité ni de malignité dans celle de 1758, ni même d'éruptions, ce qui a été fréquent dans celle-ci.

10.° Il y a eu trois malades qui ſont devenus hydropiques, mais qu'on a guéris par l'uſage des cendres de genêt & de genièvre; d'autres ont été long-temps bouffis; enfin un enfant de quatorze ans a eu une parotide qui s'eſt ouverte d'elle-même.

RÉFLEXIONS.

Il ſeroit difficile de mieux traiter la matière qui fait le ſujet de cette relation;

on y reconnoît aisément la main habile de celui qui l'a faite, & je ne crois pas pouvoir mieux faire que de la présenter comme un modèle de la méthode à suivre pour la description des Épidémies.

On voit que M. Rose s'est occupé des moyens prophylactiques & curatifs en même temps, & je trouve plusieurs de ses observations sur les causes locales des Épidémies absolument conformes avec ce que j'en ai dit dans mon Discours préliminaire. On juge aussi par le succès de cet habile homme, qu'il a dû se donner une peine infinie pour voir tant de malades dispersés dans plusieurs paroisses, & décrire leur état avec une si grande précision. Il a été aidé, à la vérité, par quelques Chirurgiens, & entr'autres par M. *Julien*, résidant à Château-Landon, dont il paroît faire un grand cas; mais il est aisé de connoître qu'il les a tous animés de son zèle & de ses lumières. Je ne croirois cependant pas mériter sa confiance, si je ne faisois pas quelques réflexions sur deux

ou trois points plus ou moins importans de ſa deſcription.

1.° Je penſe qu'on ne doit pas diſtinguer l'Épidémie dyſſentérique, dont il eſt queſtion, en trois eſpèces, mais que c'eſt le même genre avec des nuances différentes, ſuivant les ſujets, les poſitions & les circonſtances. Il ſeroit difficile d'ailleurs de regarder la première eſpèce comme une ſimple dyſſenterie ; car les accidens en ſont fort graves, & pour peu qu'on y joigne quelques autres ſymptômes, il eſt ſûr qu'elle aura le caractère de malignité : on peut cependant attribuer ſa prompte guériſon dans le cas préſent, à l'exiſtence de la matière morbifique dans les ſeules premières voies, tandis que les autres nuances préſentent une altération ſenſible, non-ſeulement dans ces viſcères, mais encore dans les humeurs.

2.° Il me paroît qu'en ne donnant l'ipécacuanha qu'après que les accidens dyſſentériques & les douleurs d'entrailles ſont calmés, on ſe prive du moyen le plus

ſûr pour obtenir ce calme deſiré. On ſait que ce remède a la propriété particulière de diminuer les douleurs d'entrailles & le flux ſanguinolent. C'eſt pourquoi on ne peut rien craindre de ſon uſage dans les commencemens de la maladie, à moins qu'il n'y ait un véritable érétiſme dans l'eſtomac; ce que M. Roſe a en effet diſtingué.

3.° Je crois que dans la dyſſenterie, que M. Roſe déſigne avec raiſon comme putride, il doit y avoir eu, d'après ſa deſcription, quelques circonſtances où la ſaignée a pu être indiquée, & il n'en eſt pas fait mention dans ſa méthode curative. Au reſte, je ne ſuis pas porté à croire ce moyen fort utile dans les maladies du peuple.

4.° On ne peut qu'approuver la méthode ſimple employée contre les divers accidens que M. Roſe a eu à combattre; & il eſt certain que s'il avoit eu beſoin d'antiſeptiques puiſſans, il auroit fait uſage du quinquina, ſur-tout dans les cas de putridité & de malignité.

Quoi qu'il en ſoit de mes réflexions, elles ne doivent infirmer en rien le mérite du travail de M. Roſe, qui a eu le ſuccès le plus brillant, & dont l'expérience & la préſence ont mieux fait juger du prix des moyens qui étoient néceſſaires. L'uſage qu'il a fait des véſicatoires ne ſauroit être trop approuvé.



DESCRIPTION
D'UNE ÉPIDÉMIE
Qui a régné à Groſlay, élection de Paris, ſubdélégation d'Enghien, en 1781.

Par M. DAVAN.

TOPOGRAPHIE.

LE village de Groſlay, à deux lieues & au nord-oueſt de Saint-Denys, eſt ſitué dans un fond environné de collines plus ou moins élevées au midi ou à l'eſt, & du bois de Richebourg au couchant.

Le terrein en eſt aſſez fertile, & les vignes en font la principale richeſſe.

Les habitans y ſont généralement aiſés & logés plus commodément que ne le ſont communément les payſans.

Les hommes y ſont robuſtes & gras; le ſoin des vignes, des terres & des jardins eſt leur occupation ordinaire; les femmes y travaillent la dentelle.

Le nombre des habitans eſt à-peu-près de

neuf cents : leur nourriture consiste principalement dans les fruits & les légumes ; les pauvres mangent très - rarement de la viande de boucherie ; la piquette, faite avec le marc du vin & les pommes, est la boisson des plus indigens ; les autres boivent du vin. Il n'y avoit autrefois d'eau potable que celle d'un puits & d'une mare ; & il y a toute apparence que c'est par son usage que le goître est devenu commun dans ce lieu, & que le plus grand nombre des habitans est sujet à la chute prématurée des dents ; heureusement on a trouvé une source dans le bois de Richebourg, qui en fournit abondamment & qui est très-salubre ; de sorte que les autres endroits ont été abandonnés ; ce qui donne lieu d'espérer que l'endémie, provenant de cette cause, cessera dans la paroisse, qui est d'ailleurs sujette à une fièvre bilieuse, putride, inflammatoire, peut-être à raison du voisinage de la grande mare d'eau entre Montmagny & Grosslay, dont le desséchement dans certaines saisons arides doit être fort nuisible, ou par l'effet de la réflexion plus vive des rayons du soleil pendant l'été sur le village qui est dominé par des collines, ou enfin par l'une & l'autre cause.

DESCRIPTION de l'Épidémie.

Cette Épidémie a commencé au mois de Novembre 1781 : l'été avoit été fort ſec, & les chaleurs vives & ſoutenues de cette ſaiſon avoient été ſuivies de pluies abondantes dans les mois de Septembre & Octobre, pendant leſquels il y a eu des brouillards épais & de mauvaiſe odeur.

Si l'on fait attention à cette tranſition d'une température brûlante & ſèche, à l'humidité entretenue par les pluies & par les brouillards, d'autant plus mal-ſains qu'ils devoient contenir & contenoient en effet, comme on s'en eſt aſſuré par leur mauvaiſe odeur, une grande partie des ſubſtances putrides élevées par l'action vive & conſtante d'un ſoleil ardent, on jugera de la diſpoſition dans laquelle ſe trouvoient les humeurs dans des corps épuiſés par les ſueurs & dans un état d'érétiſme, & il ſera facile de préſumer que le genre de maladies qui a régné devoit être du genre des fièvres putrides un peu inflammatoires. Pringle, dans ſon Traité des maladies des armées, & beaucoup d'autres Auteurs, ont fait mention de cette complication qu'on remarque en général vers la fin de l'automne

après des intempéries ſemblables à celles-ci.

En effet, la maladie régnante étoit une pleuro-péripneumonie putride compliquée de vers.

Elle s'annonçoit par une laſſitude générale, des envies de vomir, de la peſanteur & des embarras dans la tête.

Au friſſon ſuccédoit plus ou moins promptement une chaleur vive avec oppreſſion de poitrine & un point de côté violent; la langue devenoit ſèche; les malades étoient altérés; le pouls dur, petit, fréquent & inégal; le ventre ordinairement reſſerré; les ſaignées répétées avoient plûtôt aggravé le mal qu'elles ne l'avoient ſoulagé. Les boiſſons adouciſſantes & les topiques ſur le point douloureux ne paroiſſoient pas avoir de ſuccès.

Vers le trois ou le quatre de la maladie, le point de côté diſparoiſſoit, le malade étoit tourmenté par la toux, les crachats étoient rares & difficiles, d'une couleur très-cendrée ou brune.

On obſervoit, ſur les joues de quelques malades alternativement, une rougeur vive & une pâleur livide, qui annonçoient la préſence des vers, & étoient en effet ſuivies de leur ſortie. Enfin, vers le ſixième jour, les malades

accablés par la violence des accidens, ou épuisés par le traitement antiphlogistique, tomboient dans l'affaissement, la poitrine se remplissoit, le râle & bientôt la mort terminoient cette triste scène.

Telle étoit la marche rapide de la maladie meurtrière que j'allai traiter le 24 Novembre 1781; elle avoit déjà enlevé un grand nombre d'habitans.

Les malheurs du traitement & la connoissance que je pris des causes & de la nature de la maladie, me rendirent circonspect sur l'usage de la saignée, que je ne fis pratiquer que dans les cas où l'indication étoit manifeste, deux fois au plus dans quelques sujets; mais un cathartuoémétique administré dès le lendemain de l'invasion de la maladie, étoit suivi d'un heureux succès, en débarrassant & exprimant les premières voies des sucs impurs & putrides qu'elles contenoient; un bouillon de veau léger étoit la seule nourriture permise aux malades; une eau d'orge miellée & nitrée, toujours aiguisée avec le tartre stibié, étoit la boisson unique des malades, auxquels on donnoit d'ailleurs des lavemens fréquens.

Vers le cinquième jour le pouls commençoit à se détendre, les urines devenoient critiques,

les crachats, qui dans le principe étoient abondans, épais, d'un blanc-ſale tirant ſur le brun, devenoient à cette époque moins fréquens & plus blancs; la langue humectée ſe couvroit d'un enduit bilieux; alors j'avois recours aux minoratifs, qui, répétés à deux ou trois repriſes, terminoient la cure.

Dans le cas de ſuccès, la maladie duroit de quatorze à vingt-un jours. Sur environ 39 malades confiés à mes ſoins, il y en a eu 30 de guéris par cette méthode ſimple & facile; & je dois ajouter, avec les ſoins & l'intelligence de M. Gault, Chirurgien de la paroiſſe.

Cette Épidémie a duré près de deux mois.

Réflexions.

Nous aurions deſiré une deſcription un peu plus méthodique de la ſucceſſion des ſymptômes de la péripneumonie putride traitée par M. Davan, qui, ainſi qu'on le verra plus bas, eſt très-en état de s'en acquitter parfaitement : mais ſi l'on conſidère la poſition où il s'eſt trouvé pendant cette Épidémie, en ayant d'autres en même temps à ſoigner, & les infirmeries du dépôt de Saint-Denys à viſiter deux fois par jour,

au lieu de trouver quelque défaut de ſa part, on ſera étonné qu'il ait pu obſerver auſſi-bien le caractère de la maladie de Groſlay, & y apporter un remède auſſi prompt; car il eſt évident que la mortalité a été preſque ſubitement arrêtée par ſa méthode curative.

On doit cependant être encore plus ſurpris qu'une maladie auſſi grave ait cédé à des moyens auſſi ſimples que ceux qui ont été mis en uſage; mais il ne faut pas perdre de vue l'aiſance des habitans de Groſlay, dans leſquels la Nature doit avoir eu un pouvoir qu'elle n'a pas ſur les gens épuiſés de longue main, comme le ſont preſque tous les gens de la campagne.

Si les acides proprement dits n'ont point été mis en uſage, malgré la putridité manifeſte, il paroît que M. Davan en a eu de fortes raiſons, en craignant leurs effets ſur la poitrine.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt fort heureux qu'il ait pu ſe paſſer d'oximel ſcillitique,

de camphre, de quinquina, de véſicatoires, dans des circonſtances où ces divers moyens ſont efficaces ; mais il ne faut jamais perdre de vue cet axiome, *a juvantibus indicatio.*



DESCRIPTION

D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné à SANOIS, ſubdélégation d'Enghien, dans le commencement de l'année 1782.

Par le Même.

TOPOGRAPHIE.

SANOIS eſt une grande paroiſſe habitée par onze cents perſonnes ou environ ; elle eſt ſituée dans la vallée de Montmorenci, à deux lieues de Saint-Denys, au pied d'une colline très-élevée qui la garantit des vents du nord & de l'oueſt ; mais elle eſt expoſée à ceux du midi & de l'eſt.

Le terrein de ce canton eſt ſablonneux & ſeulement propre à la culture du ſeigle & du vin ; par cette raiſon les habitans ſont pauvres, & en général ils ne ſe nourriſſent que de quelques laitages, de fruits & d'un mauvais pain fait avec du ſeigle & de l'orge.

Une eau pure & ſalubre qui vient de la

colline, ſert à les abreuver. Leur occupation principale eſt la culture des vignes & des arbres fruitiers. Il eſt un abus dans ce village & dans beaucoup d'autres de cette ſubdélégation, celui d'établir dans les cours des maiſons des foſſés profonds, où l'on fait pourrir de la paille, à l'aide des eaux de pluie & de toutes ſortes d'ordures, pour faire du fumier. L'exhalaiſon en eſt inſupportable dans tous les temps, mais ſur-tout vers le ſoir, lorſque les habitans vident ces cloaques, pour en faire écouler les eaux dans les différentes rues du village; il en réſulte que toute la paroiſſe eſt continuellement infectée par l'odeur non-ſeulement de ces foſſés, mais encore de la boue des rues, qui ne devient preſque jamais sèche, à raiſon du renouvellement perpétuel des eaux qu'on mêle avec elle; & que dans le cas même de la ſécheresſe abſolue, l'humidité & la corruption abſorbées par le ſoleil doivent altérer prodigieuſement la pureté de l'air. Auſſi la paroiſſe de Sanois eſt-elle ſouvent affligée de maladies du genre des putrides malignes: la relation ſuivante donnera une idée de la nature de preſque toutes les Épidémies qui, en différens temps, ont régné dans ce lieu.

RELATION de l'Épidémie.

LES circonſtances de la ſaiſon précédente ſont à-peu-près les mêmes que dans la relation ci-deſſus, avec cette différence que l'invaſion de celle-ci a été plus tardive d'environ deux mois, n'ayant commencé que vers le mois de Janvier.

La maladie s'annonçoit par un friſſon plus ou moins ſenſible le long de la colonne vertébrale ; les malades perdoient l'appétit & étoient affectés d'un violent mal de tête, avec des envies fréquentes de vomir ; quelques-uns même vomiſſoient une bile porracée : le ſecond jour, après une nuit paſſée dans l'agitation & l'inſomnie, ils ſe ſentoient ſans forces, avec la tête peſante & embarraſſée ; le viſage étoit un peu enflammé ; la reſpiration gênée ; le ventre reſſerré ; la langue étoit ſale & chargée d'un limon ſec & blanchâtre ; le pouls dur & fréquent.

Le quatrième jour, lorſque l'on avoit négligé de vider les premières voies dès le commencement, & qu'au contraire on avoit fait pluſieurs ſaignées, les malades tomboient dans un abattement extrême ; les yeux devenoient fixes, hagards ; le pouls petit, profond &

inégal; la langue sèche & noire; le corps exhaloit une odeur d'aigre-pourri; le délire ſurvenoit; l'ouïe & la vue ſe perdoient, & après deux jours & quelquefois trois ou quatre, cinq & même ſix paſſés dans cet état, les malades périſſoient.

Les ſaignées répétées tant au bras qu'au pied, quelques lavemens émolliens; une tiſane faite avec les racines de chiendent, de régliſſe, le piſſenlit, la chicorée & le miel, des purgatifs réitérés dans tous les temps de la maladie, avoient été les ſeuls moyens employés contre cette maladie par les deux Chirurgiens de la paroiſſe. Déjà vingt malades y avoient ſuccombé, lorſque les deux Chirurgiens en furent eux-mêmes attaqués.

Ce ne fut qu'à cette époque, & au défaut de ces Chirurgiens, que les habitans réclamèrent les ſecours de l'Adminiſtration.

Je me tranſportai à Sanois le 10 de Janvier avec M. Boulley, Chirurgien de Saint-Denys; nous y trouvames quarante-ſept malades, dont pluſieurs étoient dans un état déſeſpéré.

Je n'eus pas de peine à reconnoître la cauſe des fâcheux évènemens déjà arrivés & de ceux dont on étoit menacé. La malignité évidente de la maladie & la proſtration abſolue des

forces dès le commencement, le mauvais état sensible des premières voies, me firent juger que les saignées auroient dû être proscrites, fondé sur ce conseil d'Hippocrate, *vomitiones sistere & sanguinem pleniùs detrahere nocet;* & sur ce que dit Baillou des effets de la saignée en pareil cas, *in malignis temporum constitutionibus sæpe laudabilis detrahitur sanguis magno ægrorum & virium detrimento.*

Je changeai donc entièrement la méthode curative, & dès le commencement de la maladie je prescrivis les carthartico-émétiques, qui produisirent un grand effet, & firent même rendre des vers à quelques malades. Une tisane légère de chiendent acidulée avec le vinaigre, & une eau de tamarins aiguisée avec le tartre stibié, ont été substitués à la boisson précédemment prescrite.

Les lavemens émolliens ont été mis en usage le plus souvent & le plus utilement; & les vésicatoires aux jambes, qui n'avoient plus aucun succès lorsqu'ils étoient appliqués après le dixième jour, empêchoient les engorgemens & dissipoient les accidens, même les plus fâcheux, tels que le délire, les yeux hagards & larmoyans, si l'application en étoit faite de bonne heure.

Tel fut dès le principe le plan que je formai & qui a été ſuivi. J'en rendis compte à M. Colombier auſſitôt après ma première viſite, ainſi que de la nature, de la marche & des effets de la maladie. J'eus l'avantage de recevoir ſon approbation, ſujet d'encouragement pour moi & qui m'a bien dédommagé des peines que le ſoin de cette Épidémie m'a données. On m'envoya en même temps une caiſſe de médicamens pour le traitement des pauvres, & M. l'Intendant donna des ordres pour qu'on leur fournît la viande & les alimens néceſſaires.

Avec ces ſecours nous avons combattu victorieuſement cette cruelle Épidémie, qui avoit inſpiré une juſte terreur dans tout le voiſinage.

Sur cent cinquante malades il en eſt mort dix-huit, & nous avons certainement arrêté les progrès qu'elle alloit faire ſur plus de vingt qui en trois jours ont été parfaitement rétablis par le ſeul moyen des vomitifs & de la tiſane aigrelette dont ils ont fait uſage dès l'invaſion. L'Épidémie a duré plus de trois mois.

Reflexions.

Ce qui eſt arrivé à Sanois, prouve inconteſtablement la vérité des principes établis dans le Diſcours préliminaire, rela-

tivement à l'abus de la saignée dans la plupart des maladies populaires. Il est impossible de ne pas voir que l'Épidémie dont il est question n'eût pas eu des suites aussi fâcheuses, si, dans le principe, on avoit averti du danger; & on ne peut trop louer M. Davan de sa bonne conduite, qui a été couronnée par un brillant succès. Mais sa relation laisse desirer encore quelques renseignemens sur la marche journalière de la maladie, & sur les changemens en bien & en mal. On présume, à la vérité, ce qui a dû avoir lieu à ces différens égards; mais il est quelquefois nécessaire de ne pas supposer tout le monde en état de bien profiter d'une description qui ne réunit pas tous les détails. Par exemple, on regrette de ne pas voir quelle étoit la qualité des déjections dans les différens temps de la maladie, quelles sont les crises qui l'ont jugée & à quelle époque; M. Davan peut répondre qu'il a présenté le tableau de la maladie & du traitement qu'il a prescrit, mais que n'ayant pu suivre

conſtamment les maladies, & n'ayant pas eu les facilités qu'on a dans les hôpitaux & chez les gens aiſés pour les obſervations, le point important a été pour lui & pour la choſe même, de faire ſubſtituer une bonne méthode à une meurtrière, & de l'annoncer.



DESCRIPTION

D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné à SAINT-LEU, ſubdélégation d'Enghien, au mois de Février 1782.

Par le Même.

TOPOGRAPHIE.

A TROIS lieues de Saint-Denys & au couchant de Montmorenci, ſe trouve le village de Saint-Leu, ſitué au bord de la forêt d'Enghien, qui le garantit abſolument des vents du nord.

Le nombre des paroiſſiens eſt d'environ onze cents.

La culture des vignes & des arbres fruitiers eſt le travail ordinaire des pauvres, qui ſont très-laborieux, mais dont la nourriture eſt généralement mauvaiſe, & à-peu-près ſemblable à celle à laquelle ſont réduits ceux de Sannois. L'eau y eſt pure & ſalubre, elle découle d'une ſource qui eſt dans la montagne voiſine.

Le ſol de cette paroiſſe & des ſes environs eſt humide & marécageux ; les habitations des pauvres ſont baſſes & peu aérées ; on fait le fumier dans les cours avec tous les immondices qui ſe rencontrent.

La maladie familière aux habitans eſt une fièvre putride vermineuſe.

Relation de l'Épidémie.

VERS la fin du mois de Janvier dernier, les trois quarts des habitans furent attaqués d'un rhume aſſez léger, dont le plus grand nombre a été guéri par la diète & l'uſage de quelques tiſanes béchiques & diaphorétiques, mais qui a empiré dans les autres, ſans néanmoins exciter une grande attention. Cependant quatre malades des plus robuſtes ayant été conduits au tombeau en très-peu de temps, & la maladie, en ſe répandant, étant devenue chaque jour plus meurtrière, la terreur ſuccéda au calme & à la ſécurité où l'on avoit été dans la paroiſſe, où je me tranſportai le 22 Février, & trouvai entre les mains de trois Chirurgiens ſept habitans attaqués de la maladie, au nombre deſquels, deux étoient dans le danger le plus éminent.

Après avoir pris les informations néceſſaires

pour connoître la nature de l'Épidémie, & m'être assuré de toutes les circonstances qui pouvoient y avoir donné lieu, je reconnus aisément que la maladie étoit une fièvre catarrhale putride & maligne dont voici les symptômes & la marche.

Les malades, dès l'invasion, avoient un frisson général assez violent, des nausées avec efforts pour vomir, une toux sèche & fréquente, la respiration gênée avec un point douloureux & vague sur la poitrine; la langue sale & les urines crues; le pouls petit, profond, mais assez égal; le ventre resserré. Le second jour, malgré les saignées qui n'avoient pas été épargnées, la toux devenoit fréquente, la respiration plus gênée, quelques malades crachoient du sang avec une pituite claire; la langue restoit humectée.

Le troisième jour les accidens augmentoient, & après une nuit agitée & passée dans le délire, les malades abattus n'avoient plus la force d'expectorer; le pouls devenoit fréquent avec une inégalité & une intermittence remarquables; dans la nuit suivante ou le lendemain sur la fin du redoublement, la poitrine se remplissoit, le râle succédoit, & les malades périssoient peu après.

Il faut d'ailleurs obſerver que la maladie étoit contagieuſe, ayant été communiquée à pluſieurs de ceux qui ſoignoient les malades.

Le traitement qu'on avoit ſuivi juſqu'au jour de mon arrivée ſe réduiſoit à pluſieurs ſaignées du bras & du pied dans les vingt-quatre premières heures, à un vomitif adminiſtré le lendemain, & un purgatif le troiſième jour: pendant ce temps on donnoit au malade pour boiſſon une infuſion pectorale; mais pluſieurs d'entr'eux périſſoient le jour même du purgatif.

Je ne ferois que répéter ce que j'ai à dire à l'égard de la méthode curative de l'Épidémie de Sannois, en expoſant ici celle que j'ai ſubſtituée aux moyens employés avant moi; mais je ne puis en citer un auſſi grand nombre de ſuccès, parce que la plupart des malades ne l'ont point ſuivie, quoique ceux qui l'ont fait aient preſque tous été guéris. C'eſt ici le cas de déplorer le ſort des malheureux habitans de la campagne, dont la plupart appellent trop tard les ſecours, & prennent une infinité de remèdes qui leur ſont pernicieux.

Cent quarante-cinq habitans ont été attaqués de l'Épidémie, & quarante en ont été les victimes. Cette maladie a commencé au mois de Février & n'a fini qu'en Juillet. Il y

avoit encore des convaleſcens en Septembre.

Je me tairai ſur mille obſtacles dont j'ai été le témoin dans cette malheureuſe Épidémie. Ils ſont bien dignes de l'attention du Gouvernement.

Reflexions.

On reconnoît ici l'inconvénient des confiances excluſives, mais on a tout lieu d'eſpérer que le nouveau plan de M. l'Intendant détruira ſucceſſivement cet abus. Il eſt clair que M. Davan n'a pas eu l'autorité néceſſaire pour faire ſuivre le traitement qu'il avoit preſcrit. On voit auſſi qu'on a trop tard demandé les ſecours, & que l'Épidémie meurtrière s'eſt maſquée ſous l'apparence d'une maladie légère.



DESCRIPTION

D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné en Mars & Avril 1781, à SÉVILLE & ÉVERLY, ſubdélégation de Provins.

Par M. NAUDOT.

DESCRIPTION topographique de Séville & d'Éverly.

LE village de Séville, paroiſſe Sainte-Colombe, diſtant de Provins d'environ une lieue, & au midi de cette ville, en tirant un peu ſur l'oueſt, eſt ſitué en partie ſur la croupe d'une montagne qui eſt aſſez élevée, & en partie ſur le penchant de cette même montagne du côté de l'oueſt.

On ne trouve que des puits ſur le ſommet, mais la colline eſt arroſée de pluſieurs ſources d'une eau très-vive & très-limpide, qui va ſe jeter dans une petite rivière qui occupe le fond d'un vallon qui a peu d'étendue.

Le village eſt ombragé, dans ſa partie ſupérieure.

ſupérieure, de beaucoup de noyers, & dans le bas, de peupliers & de noyers.

C'eſt un vignoble où les habitans, au nombre d'environ quatre cents ſoixante-huit, ne ſont pas miſérables. Ils ont des légumes, & leur pain eſt compoſé de froment & de ſeigle, ce qui rend leur nourriture aſſez bonne; ils ſont d'ailleurs ſobres & laborieux; mais les habitations ſont environnées, comme dans preſque tous les autres villages, de mares & de fumiers, & elles ſont baſſes, humides, peu aérées, ayant en outre une communication directe avec les étables & les écuries.

Quant à Éverly, il eſt ſitué au midi, un peu à l'oueſt de Provins, à trois lieues de cette ville, ſur la route de Bray-ſur-Seine: il a quatre cents cinquante-huit habitans.

Le ſol en eſt excellent, on y récolte abondamment du froment, du ſeigle, du chanvre & du foin, on n'y cultive la vigne que pour la conſommation du pays. On y a planté beaucoup de noyers, qui s'y plaiſent beaucoup. Cependant les eaux de puits qu'on y boit ſont peſantes & chargées d'une ſubſtance crétacée.

Ce village eſt à la partie déclive d'une plaine aſſez étendue, dont la pente eſt preſque inſenſible, aſſez longue & ouverte à tous les vents.

Il ſépare les terres labourables d'une très-grande plaine, qui eſt arroſée par différens ruiſſeaux, par la rivière de Provins & par quelques ſaignées qu'on y fait.

On y remarque les mêmes inconvéniens des cauſes locales d'inſalubrité, que dans le village de Séville. Les rues ſont en tout temps remplies de boues, qui, avec les ruiſſeaux, quelques mares, & les brouillards de la prairie, rendent humide l'air de ce ſéjour.

JOURNAL de l'Épidémie de Séville.

Ce 16 Mars,

IL règne dans cet endroit, depuis environ trois ſemaines, une fièvre putride, qui s'annonce par tous les caractères d'une pleuréſie bilieuſe.

Dans les premiers momens la douleur de côté eſt aſſez aiguë, & ſa vivacité répond à celle de la fièvre, qui, dans un ſujet attaqué de la même maladie à Provins, a été marquée en double tierce continue.

Les crachats ſont d'abord ſanguins & écumeux, le plus ſouvent bilieux ou de couleur de rouille; ils deviennent enſuite lymphatiques en conſervant le caractère mouſſeux. Ils ſont

abondans, ſans être critiques; le pouls eſt preſque toujours déprimé, ou le devient promptement; & dans le fort des redoublemens, il eſt généralement plus irrité que plein. La peau eſt sèche & brûlante, la ſueur, dans la rémiſſion, n'eſt pas conſtante; mais lorſqu'elle arrive, elle eſt de peu de durée, peu abondante & ſymptomatique.

Les urines ſont lixivielles, dépoſent de bonne heure un ſédiment d'un rouge briqueté & d'un rouge pâle & copieux.

La tête eſt douloureuſe, mais libre; la reſpiration n'eſt que médiocrement gênée; la langue plus sèche que pâle; la ſaburre des premières voies ne paroît pas prédominante.

Les malades ſont altérés & touſſent beaucoup. Aucun topique ne ſoulage le point de côté, qui diſparoît quelquefois, ou qui devient moins douloureux, à meſure que la maladie eſſentielle prend le deſſus.

Le ſang préſente une couenne blanchâtre, denſe & une ſéroſité bilieuſe.

Tels ſont les principaux ſymptômes que j'ai obſervés dans les différens malades que j'ai ſuivis; il y en a eu un entr'autres dont l'humeur s'eſt portée ſubitement ſur l'origine des bronches, qui a éprouvé une angine catarrhale,

ſuffocante, avec une douleur ſourde dans le côté, ce qui ne lui a pas permis d'avaler pendant deux jours le moindre liquide; toutes les tentatives faites pour boire, ayant conſtamment excité une toux violente qui faiſoit rejeter auſſitôt la liqueur.

Ce malade avoit d'ailleurs le pouls déprimé comme les autres, & dans ſes redoublemens, la fièvre paroiſſoit plus marquée par l'érétiſme de l'artère que par ſa force & la plénitude: cependant l'état fâcheux où il continuoit d'être, engagea à tenter une ſaignée du bras & enſuite celle du pied; on mit en uſage les bains des jambes & les lavemens émolliens, les cataplaſmes anodins ſur le cou, ceux de bec de gruë cuits avec l'oxycrat, les gargariſmes émolliens, déterſifs & inciſifs, ſans le moindre ſuccès: la langue, qui étoit humide & chargée, décida à adminiſtrer une eau de caſſe aiguiſée avec le ſel de Glauber, parce que le ventre étoit météoriſé; ce remède n'opéra pas; cependant la déglutition devint moins difficile, ſans amélioration d'ailleurs, ſoit par le déplacement de l'humeur morbifique, ſoit par l'effet de la gangrène. On chercha à ſoutenir les forces du malade avec un julep dont la baſe étoit le vinaigre & le camphre; mais toutes ces ten-

tatives furent vaines & le malade périt le cinquième jour.

Il m'a paru qu'il falloit être fort circonspect sur l'usage de la saignée dans cette maladie, & qu'elle ne convenoit tout au plus que dans les premiers momens chez les sujets jeunes & sanguins. Dans tout autre cas elle jette dans l'affaissement. Les purgatifs ne semblent devoir être employés que sur la fin & au moment où la coction a lieu; mais le vomitif devient nécessaire dans le commencement, & il est essentiel de faire prendre en abondance les boissons altérantes, tempérantes & légèrement acides, telles que l'eau de veau cuite avec l'oseille, quelques tisanes béchiques, & le sirop ou la gelée de groseilles étendue dans l'eau. Il faut répéter les lavemens, & quand les urines ne sont plus ardentes, qu'elles déposent un sédiment copieux & bien digéré, on en vient aux purgatifs. Deux malades que j'ai suivis exactement & conduits de cette manière, me font croire qu'on ne doit s'écarter de cette méthode que dans des circonstances particulières qui obligeroient d'y ajouter ou d'y retrancher. On a par exemple employé le look blanc du codex aiguisé avec deux grains de kermès minéral, & des pilules faites avec le

camphre & le nitre, lorſqu'il falloit ranimer les forces, fondre les humeurs & favoriſer l'expectoration.

Huit adultes ſont morts du quatrième au neuvième, dans l'eſpace de quinze jours: le plus âgé n'avoit pas cinquante ans, il y en a encore ſix dans le moment préſent qui ſont affligés de cette maladie, qui paroît ſe porter plus particulièrement ſur le goſier & préſenter les ſymptômes d'une fauſſe angine.

Ce 28 Mars.

Le nombre des malades eſt diminué, ceux qui ont été pris de la maladie régnante depuis la relation précédente, éprouvent d'une manière plus décidée, dès les premiers jours, les ſymptômes d'une fièvre putride maligne; les accidens ſont moins preſſans, mais auſſi fâcheux; les malades ont le viſage plombé & coloré d'un rouge-brun foncé; la tête eſt embarraſſée; quelques-uns ſont dans l'abattement & l'affaiſſement; quelques-autres dans une ſtupeur, avec un délire continu. La fièvre n'eſt point violente, les redoublemens ſont médiocres; le pouls eſt flaſque, la chaleur âcre, la reſpiration gênée; mais la douleur de côté eſt peu vive; l'expectoration, quand elle a lieu, eſt

difficile, & les crachats muqueux ſont mêlés de ſang dans le commencement; enſuite leur nuance paſſe du rouge à la couleur de rouille; quelquefois ils ſont abondans, ſans que leur couleur change : on y obſerve ſur la fin, dans les malades qui doivent ſuccomber, des ſtries noirâtres. Souvent on en voit qui ne ſont point colorés.

La langue, quand la maladie prend une tournure ſiniſtre, eſt d'un rouge vif, sèche & gercée; la ſoif eſt conſidérable; les urines ſont d'abord ardentes, & elles reſtent long-temps crues : ſi elles deviennent troubles, ſans dépoſer à moitié un ſédiment cendré, on peut en augurer favorablement.

Cette maladie s'eſt annoncée dans quelques ſujets par une eſquinancie catarrhale.

TRAITEMENT.

LA maladie n'ayant pas changé de caractère, quoiqu'elle ait préſenté des accidens différens, j'ai cru devoir preſcrire ſur le champ, lorſque j'ai aperçu de la ſaburre dans les premières voies, un émétique en lavage; & ſans m'arrêter aux accidens péripneumoniques, j'ai preſcrit à tous les boiſſons acides ou acidulées, telles que l'eau de tamarins, l'eau de

veau mêlée avec le ſuc d'oſeille, la limonade, dont j'ai même augmenté l'activité par l'addition de quelques gouttes d'acide vitriolique.

J'ai auſſi fait adminiſtrer conſtamment des lavemens émolliens, & preſcrit des bains de jambes, & je me ſuis abſtenu des purgatifs actifs qui m'ont paru nuiſibles avant la coction de l'humeur, & dont l'effet a toujours été ſalutaire lorſque cet état de la maladie étoit arrivé. J'aurois employé plus ſouvent les véſicatoires, ſans la réſiſtance du plus grand nombre des malades; mais j'ai obſervé qu'ils augmentoient l'érétiſme & la chaleur, quand on les appliquoit trop tôt.

Telle eſt la méthode que j'ai ſuivie pour Séville, où l'Épidémie a d'abord paru. Quant à Éverly, où elle a commencé à ſe manifeſter vers le mois de Mars, elle a préſenté des accidens qui m'ont obligé de changer quelque choſe au traitement.

JOURNAL du 6 Avril, concernant l'Épidémie d'Éverly.

JE me tranſportai hier à Éverly, où j'ai trouvé à l'agonie une jeune femme qui vient de perdre ſon père, ſa mère & un frère de la même maladie ; elle entroit dans ſon ſeptième;

quatre autres malades, attaqués de l'Épidémie depuis le 2 de ce mois, ils ſont dans le plus grand danger, le plus âgé a vingt-ſix ou vingt-ſept ans.

Le point de côté ne ſe fait preſque plus ſentir, quelquefois même il n'y en a point, ou il eſt vague. Les malades expectorent encore des crachats ſanguinolens ou rouillés ; la reſpiration eſt peu gênée, mais courte, ſans oppreſſion. Les carotides battent fortement ; la tête eſt embarraſſée, ſans douleur. Quoique les malades conſervent en apparence toute leur connoiſſance, ils ont néanmoins une eſpèce de délire ſourd. Le pouls eſt plus que jamais flaſque & déprimé ; la fièvre eſt médiocre & la chaleur n'eſt pas auſſi acrimonieuſe, ni ſi violente. Les malades ſont fort abattus ; leur figure s'alonge, le teint jaunit, devient plombé & cadavéreux : la langue eſt plus humide & plus chargée. Quelques-uns ont des nauſées fréquentes ; d'autres vomiſſent ſpontanément une bile jaune & claire ; les urines ſont rougeâtres & troubles, ſans ſédiment ; les ſueurs, qui arrivent quelquefois après les redoublemens, ne les ſoulagent point & paroiſſent abſolument ſymptomatiques ; le ventre eſt dans un état de contraction qui le déprime.

TRAITEMENT.

Le peu d'efficacité des moyens qu'on avoit mis en uſage avant mon arrivée, m'a engagé à faire vomir ſur le champ les malades, l'indication s'en préſentant d'elle-même. Je me ſuis enſuite appliqué à relever les forces & à les ſoutenir par l'uſage des bols faits avec le camphre, le nitre & la confection d'hyacinthe; j'ai auſſi preſcrit des potions cordiales faites avec les eaux de chardon bénit, de ſcordium, thériacale, la confection d'hyacinthe & le ſirop de limons; des juleps de vinaigre camphré ſuivant l'occurence; des infuſions de chardon bénit édulcorées avec le ſirop de limons. Enfin, j'ai fait appliquer les véſicatoires de bonne heure, tantôt à la nuque, tantôt aux jambes, & on a conſtamment entretenu le ventre libre par le moyen des lavemens.

Cette méthode a généralement réuſſi; mais les convaleſcences ont été longues & difficiles. J'ai employé avec ſuccès dans ce cas le vin de quinquina.

OBSERVATIONS.

La ſaiſon précédente avoit été froide & humide, & le vent du ſud-oueſt avoit régné conſtamment.

Les deux Épidémies ont duré à peu-près deux mois chacune, & je n'ai point obſervé qu'il reſtât, dans ceux qui ont été guéris, la moindre ſuite qui fît craindre une maladie chronique, à l'exception de deux jeunes gens, qui ont eu une hydropiſie aſcite, avec une bouffiſſure générale, qui ont cependant cédé aux diurétiques tempérans dans l'eſpace de ſix ſemaines.

Il y a eu à Séville ſoixante-ſeize malades, dont ſept ſont morts ; & à Éverly ſoixante, dont onze ont ſuccombé.

Indépendamment de ces deux paroiſſes, celle de Challemaiſon a été frappée de la même Épidémie, & ſur trente malades il en eſt mort quatre.

La plupart des malades qui ont ſuccombé n'ont pas paſſé le ſept; quelques-uns ont péri le quatre & le cinq, d'autres ont été juſqu'au onze & au quatorze; je n'en ai pas vu plus de deux ou trois qui aient été juſqu'au vingt-un. Les principales criſes ont eu lieu par les urines.

RÉFLEXIONS ſur les Épidémies de Séville & d'Éverly.

ON reconnoîtra aiſément, dans les

descriptions précédentes, que la maladie régnante étoit une fièvre putride maligne qui s'est présentée avec les accidens de la pleuro-péripneumonie.

On voit avec satisfaction que le Médecin a bien saisi ce caractère, & qu'il n'a pas été trompé sur l'apparence d'inflammation, que les crachats sanguinolens & rouillés, & la gêne de la respiration sembloient indiquer, & qu'il s'est abstenu des saignées, qui en effet, sont le plus souvent mortelles dans ces circonstances.

Les vomitifs administrés dans le principe, malgré les symptômes péripneumoniques, sont une nouvelle preuve de la sagacité de ce Médecin. Nous avons vu régner dans les armées ce genre d'épidémie; & c'est principalement à cette méthode qu'on a dû les succès qu'on a obtenus.

L'usage des acides & des boissons acidulées sont aussi le vrai moyen à employer en pareil cas, & nous ne pouvons qu'applaudir à l'usage du camphre qui a été

ajouté aux potions & juleps adminiſtrés aux malades qui étoient dans l'abattement. Enfin les véſicatoires, ſans être prodigués, ont été appliqués à propos & dans les circonſtances où l'érétiſme étoit le moins à craindre. M. Naudot a auſſi preſcrit le quinquina dans cette maladie; de ſorte qu'en général ſon traitement eſt celui qui pouvoit le mieux convenir contre cette épidémie.

Je ſuis d'autant moins ſurpris de ſes ſuccès, que je connois mieux ſon zèle & ſes talens.

Je joindrai ici quelques réflexions que mon expérience m'a ſuggérées.

Je penſe, par exemple, que dans les cas où les forces ſont opprimées, il eſt ſouvent avantageux de faire uſage d'une décoction de quinquina, qui fait en même temps l'office de cordial & d'antiſeptique. Ce moyen n'empêche pas l'adminiſtration des potions cordiales ci-deſſus.

Je crois auſſi qu'il eſt bien utile d'aiguiſer plus ou moins toutes les boiſſons

avec le tartre ſtibié, à moins qu'il ne ſe préſente quelque contr'indication manifeſte.

Nous devons regretter que M. Naudot n'ait pas ajouté à ſa deſcription toutes les criſes qui ont jugé la maladie; car, indépendamment de celle des urines, il y a tout lieu de croire que les crachats & les ſelles ont préſenté des ſignes de coction, & qu'ils ont été des voies de dépuration critique, conjointement avec les urines; mais tout Médecin qui n'eſt pas conſtamment ſur les lieux, eſt à peu-près borné à preſcrire ce qui convient le mieux, & à faire ſuivre le traitement qu'il a indiqué. Les gens chargés de l'exécution de ſes ordonnances ſont rarement dans le cas de lui rendre un compte aſſez fidèle, pour qu'il puiſſe en recueillir les détails des évènemens journaliers.



RELATION

D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné à MÉLICOCQ & dans ses environs, élection de Compiegne, dans le mois de Mars & les suivans, en 1781.

Par M. LE ROUGE DE PRÉFONTAINE.

TOPOGRAPHIE.

LE village de Mélicocq est situé à deux lieues & demie & au nord de Compiegne, dans une vallée profonde & au bas d'une chaîne de montagnes qui s'étend depuis le village de Machemont jusqu'à celui de Resson, & forme une ligne droite d'environ trois lieues de longueur, dans la direction de laquelle se trouvent sept villages, savoir : Machemont, borné latéralement par la rivière d'Oise & la forêt de Compiegne; Saint-Amand, placé sur la montagne; un peu plus bas est Mélicocq, & ensuite Chevincourt, Vaugenlieu, Élincourt, Sainte-Marguerite. Quant à Resson, il est plus élevé.

L'élévation des montagnes met les villages de cette vallée à l'abri des vents du nord, & les expose à la réflexion des rayons du soleil pendant tout le cours de la journée.

Il y a fort peu de terres labourables dans cette vallée, parce que le terrein est très-aquatique, & ne forme, pour ainsi dire, qu'un marais pendant l'hiver. Quant aux côteaux, ils produisent de bon vin, à raison de leur exposition au soleil & à l'abri des vents du nord.

La paroisse de Mélicocq, semblable à peu près aux autres de la vallée, quant à la situation, contient environ cinq cents habitans: le régime ordinaire des plus indigens consiste en légumes & en mauvais pain d'orge & de seigle; d'autres y joignent du porc salé & un peu de vin.

Il passe dans cette vallée une petite rivière dont l'eau est très-savonneuse; elle se jette dans l'Oise; mais ce sont divers ruisseaux & fontaines, sortant du rocher, qui abreuvent les habitans.

Les vignes sont la culture principale de ce canton, dont les villages sont exposés, par la construction des maisons, le voisinage de trois étangs, & de plusieurs rivières, a une humidité considérable : indépendamment de ces

ces inconvéniens, les fumiers conservés dans les cours, & trois mares d'eau qui subsistent toujours dans la paroisse de Mélicocq, en augmentent l'insalubrité.

Il n'y a point de maladies endémiques proprement dites dans ce canton; cependant, comme il y règne tous les ans une Épidémie qui est à peu-près de la même nature, quoique se manifestant sous différentes formes, on peut regarder la fièvre putride comme l'endémie de la vallée.

Description de l'Épidémie.

Le 18 Mars dernier, la paroisse de Mélicocq fut attaquée d'une de ces fièvres putrides dont la violence & la malignité ont été portées dans le principe au plus haut degré.

Les malades, dans le premier jour, avoient une fièvre très-ardente, des sueurs abondantes, une toux sèche, un grand mal de tête, un point sur le sein, avec une grande difficulté de respirer; un pouls convulsif & des spasmes involontaires.

Le jour suivant ils se plaignoient d'une suffocation considérable, & bien-tôt après il s'établissoit un dévoiement très-fétide de matières séreuses & noirâtres; les urines étoient fort

rouges & le ventre météorisé. La nuit suivante ils périssoient.

A mon arrivée il y en avoit déjà sept qui étoient morts dans l'espace de douze jours. Je trouvai dans le nombre des malades un homme fort & robuste qui paroissoit pouvoir supporter la saignée, dans une circonstance aussi orageuse & aussi difficile, vu la difficulté de respirer & les signes d'inflammation qui sembloient l'indiquer. Mais on ne lui tira qu'un sang décomposé, noir, sans couenne quelconque : bientôt après la tête se prit, la suffocation augmenta, la diarrhée s'établit, & le malade périt.

Une heure après sa mort il n'étoit plus possible de rester auprès du cadavre par l'odeur qu'il répandoit; le dos & les cuisses étoient déjà noirs.

Nous en avons fait l'ouverture, M. *Croui* Chirurgien & moi; nous avons trouvé les intestins livides, exhalant une odeur insupportable, & contenant une liqueur sanieuse, noire & abondante; l'estomac étoit sain, mais gonflé, & contenant environ un demi-setier de cette même liqueur. Quant aux poumons, ils nous ont présenté un état approchant du sphacèle : ils étoient bruns, contenoient un sang épais

noir & fétide, & étoient recouverts d'un pus verdâtre, gluant, qui s'étoit attaché à la plèvre.

Depuis le 18 Mars jusqu'au 4 Avril, époque à laquelle j'ai commencé le traitement de tous ceux qui avoient été attaqués de cette maladie, dont la durée n'avoit été que de cinq jours au plus, il n'est resté qu'un seul malade, dont l'âge avancé ne promettoit pas la guérison. Il a eu pendant long-temps une extinction de voix & une toux considérable.

Traitement.

Tous les malades avoient été saignés avant mon arrivée, & il faut convenir que cette méthode a pu hâter leurs jours; car j'ai observé par ma propre expérience, qu'elle étoit très-pernicieuse. J'ai donc changé de route le plus tôt qu'il m'a été possible; & j'ai cru qu'il convenoit principalement d'évacuer promptement les premières voies.

L'effet de ce remède a été, pour ainsi dire, miraculeux; car malgré la fièvre, le point de côté & l'oppression, l'état des malades changeoit en mieux presqu'aussitôt après les vomissemens de matières putrides, que les malades rendoient abondamment. Encouragé par ce succès, j'ai continué les minoratifs, & j'ai observé que les

accidens se civilisoient à mesure que les évacuations étoient provoquées; l'expectoration, qui étoit d'abord fort difficile, devenoit abondante & aisée; enfin avec le secours de quelques boissons aigrelettes, des potions huileuses, des minoratifs & des lavemens, je suis venu à bout de guérir cette fâcheuse maladie qui a attaqué quatre-vingts personnes, dont les dix premières ont succombé. Je dois cependant observer que les symptômes n'ont pas été tout-à-fait aussi cruels dans les soixante-dix autres; mais ce changement n'étoit pas assez marqué, pour qu'on pût croire que le caractère du mal eût été différent de celui qu'on avoit remarqué dans la première invasion. Les maladies guéries ont duré de trente à trente-cinq jours.

RÉFLEXIONS.

CETTE Épidémie est une de celles qui font ordinairement le plus de ravages, quand on a le malheur de s'y tromper, en prenant pour une inflammation ce qui n'est que l'effet d'un agent délétère, qui commence par produire des engorgemens & des spasmes, & finit par détruire les solides & décomposer les fluides. On

conçoit aisément que le moyen le plus avantageux en pareil cas est de diminuer le volume de cette matière, de la corriger & de la détourner des parties essentielles. La saignée n'opère aucun de ces effets; il est au contraire certain qu'elle produit un affaissement soudain qui ôte à la Nature le peu de forces qui lui restent pour seconder les forces de l'art. J'ai vu plusieurs de ces fièvres putrides malignes, dont les premiers accidens paroissoient annoncer une péripneumonie; mais elles ne se masquent jamais assez pour que les gens instruits s'y trompent. Il est pourtant rare que les malades périssent au troisième ou cinquième jour; je n'en ai qu'un exemple dans une Épidémie que j'ai traitée à *Oberengelheim* en Allemagne, dans les mois de Mars & Avril 1758.

On ne peut qu'applaudir à la précaution de M. de Présontaine d'avoir fait l'ouverture d'un cadavre, afin de mieux connoître la nature de la maladie. On néglige trop, mais principalement dans les cam-

pagnes, ce moyen qui eſt infiniment utile. Il eſt également honorable pour ce Médecin d'avoir expoſé avec candeur le mauvais effet de la ſaignée dans un de ſes malades. Cette franchiſe eſt la preuve de ſon honnêteté & de ſes lumières.

Je dois lui obſerver qu'il eſt quelquefois avantageux, dans des circonſtances ſemblables à celles de l'Épidémie de Mélicocq, de faire un grand uſage des véſicatoires, en les appliquant ſur le point douloureux & ſur beaucoup d'autres parties, pour détourner l'humeur délétère qui s'eſt fixée ſur les organes eſſentiels. Nous avons vu les plus grands ſuccès de cette méthode dans pluſieurs maladies du même genre. Les décoctions de quinquina avec les cathartiques ſont auſſi un des moyens qu'on employe avec le même avantage en pareil cas; & ſouvent les boiſſons, aiguiſées avec le tartre ſtibié, opèrent le même effet que les minoratifs. On obſerve que ces derniers ont une propriété de moins, qui eſt celle de fondre & d'atté-

nuer les humeurs, pour les mieux disposer à être évacuées. Enfin le camphre & le nitre sont deux remèdes puissans contre les putrides malignes, & lorsque la poitrine est dégagée, l'élixir de vitriol de *Mynsicht* réussit parfaitement.

Quoi qu'il en soit, la méthode de M. de Présontaine doit être approuvée, parce qu'indépendamment des bons effets qu'il en a recueillis, elle est bonne en elle-même; & si j'ai présenté d'autres moyens éprouvés, c'est plutôt pour montrer toutes les ressources de l'art que pour diminuer en rien le mérite du traitement fait par ce Médecin. Son zèle exercé ne lui a pas laissé échapper l'observation la plus importante à faire à l'égard de cette maladie & de toutes celles dont le canton est affligé tous les ans par les causes sensibles d'insalubrité qui tiennent au local; & il propose de faire des saignées aux terres, pour donner un écoulement aux eaux, qui en font un marais dans certains temps de l'année.

Cet avis est infiniment salutaire, &

il entre dans le plan de destruction des causes locales des Épidémies rurales.

Je pourrois m'étendre ici sur les effets d'une humidité constante du sol & de l'action vive & renouvelée du soleil sur les corps exposés constamment à cette atmosphère ; mais j'ai déjà parlé des inconvéniens de cette position.



HISTOIRE ET TRAITEMENS

DE TROIS ÉPIDÉMIES,

Dont la première a régné dans le canton des deux JOUY, CONFLANS *&* GLATIGNY *près d'Andreſy, à ſept lieues de Paris, en 1777, pendant le printemps; la ſeconde aux mois de Décembre 1780 & de Janvier 1781, à* BOISSY, *paroiſſe dépendante de l'élection de Montfort-l'Amaury; & la troiſième en Novembre & Décembre 1781, à la* BOISSIÈRE, *paroiſſe de la même élection.*

Par M. WILL.

PREMIÈRE Épidémie dans le canton des deux Jouy, Glatigny, Conflans, &c.

CES paroiſſes ſont ſituées ſur la même ligne, dans un fond de terre forte, très-marécageuſe dans les temps de pluie; à deux lieues ſud-eſt de Pontoiſe, entre deux collines aſſez longues

& fort rapprochées, l'une au nord-eſt & l'autre au ſud.

La rivière d'Oiſe baigne les pieds du côteau nord-eſt & ſe jette à une petite demi-lieue de-là dans la Seine.

Toute la plaine eſt couverte d'arbres fruitiers; les brouillards y ſont très-fréquens; les maiſons des payſans baſſes & peu aérées, comme partout; les fumiers ſont établis au-devant de ces habitations; ce qui en augmente encore l'inſalubrité. Quoique très-voiſins de la rivière d'Oiſe, les habitans préfèrent par goût l'eau de puits & de fontaine, qui eſt, à peu de choſe près, auſſi crue que celle de la rivière, &c.

Description de la maladie dans les différentes Paroiſſes ci-deſſus.

A la ſuite d'un hiver très-froid, les habitans de ces paroiſſes furent affligés, au commencement du printemps de 1777, qui étoit pluvieux, d'une maladie contagieuſe, dont la fureur s'exerçoit principalement ſur les enfans & les adoleſcens avec tant de violence, qu'il en périt au moins deux cents juſqu'à la fin de Mai, époque à laquelle ce fléau ſe diſſipa.

Cette maladie s'annonçoit par une grande laſſitude dans le dos, un ſentiment vif de

chaleur à la gorge, des envies de vomir, des vomiſſemens de matières porracées, quelquefois noires; un mal de tête violent; les yeux rouges, hagards, le délire, le tranſport, la langue épaiſſe, grillée, chargée d'une mucoſité plus ou moins verte, couverte de puſtules chancreuſes ou aphtes; l'haleine très-fétide, ainſi que la tranſpiration & la ſueur; le pouls très-fréquent, quelquefois irrégulier & déprimé; la peau sèche & tellement brûlante qu'à peine on en pouvoit ſoutenir le tact; le ventre ſouvent conſtipé & tendu; cependant la corruption étoit quelquefois ſi conſidérable & ſi prompte, que les déjections d'une couleur noire, horriblement fétides, ſortoient involontairement. Joignez à tous ces ſymptômes l'habitude du corps rouge, bouffie, & ſe couvrant ſur le champ de petites taches pourprées; l'urine pâle & en petite quantité.

Ces ſymptômes ſe ſuccédoient ſi rapidement que les malades mouroient en vingt-quatre heures, ou le deux, le trois, & au plus tard le cinquième jour de l'invaſion. Leurs cadavres devenoient noirs & d'une odeur inſupportable.

Après le quatre ou le cinq de la maladie, on pouvoit eſpérer la guériſon; & en effet, elle arrivoit ordinairement, ſur-tout dans ceux

dont les taches purpurines se portoient vers les extrémités, jusqu'aux ongles des pieds, comme l'obſerve très-bien *Ramazzini* dans la conſtitution épidémique de Modène, *Sect. 19*.

Lorſqu'on demandoit aux malades s'ils avoient quelque mal, ils répondoient qu'ils n'en reſſentoient aucun : les gens de la campagne n'ont de confiance qu'en la Nature & aux cordiaux; ils ont infiniment de peine à ſe déterminer à appeler les gens de l'art, & par leur retardement ils deviennent les victimes de la plupart des maux dont ils ſont affligés.

Il me fut impoſſible de leur faire comprendre la néceſſité de la ſaignée du pied, des lavemens, des pédiluves & des véſicatoires. La plupart des malades alléguant qu'il y en avoit pluſieurs qui s'étoient tirés d'affaire ſans autre remède que le bouillon gras. Quelques-uns cependant ſe confièrent à mes ſoins, & voici, en peu de mots, la méthode qui m'a parfaitement réuſſi, puiſque tous ceux qui s'y ſont ſoumis ont été guéris.

J'évacuai les inteſtins avec un lavement d'eau de tamarins; & immédiatement après ſon effet, j'adminiſtrai l'ipécacuanha, dont j'éprouvai conſtamment les plus grands avantages.

J'avoue que la première fois que j'employai

ce remède, j'appréhendai qu'il n'augmentât la douleur de la tête & le tranſport, parce que la ſaignée du pied n'avoit pas été pratiquée; mais mes craintes furent bien-tôt diſſipées, puiſqu'au lieu de ces accidens, j'eus la ſatisfaction de voir la tête allégée en très-peu de temps, & la détente générale ſurvenir preſque auſſi-tôt après les vomitifs.

J'inſiſtai conſtamment ſur l'uſage des lavemens d'eau de rivière, ſoir & matin; une eau d'orge nitrée & acidulée avec l'eſprit de vitriol étoit la boiſſon ordinaire des malades; toutes les deux heures ils prenoient un verre ou quatre onces de décoction de tamarins & de quinquina aiguiſée avec un grain de tartre ſtibié ſur la pinte. Trois fois dans les vingt-quatre heures ils avaloient un bol de camphre & de nitre incorporés avec la poudre de contrayerva dans le ſirop de limons, & ils faiſoient uſage d'un gargariſme déterſif & anti-ſeptique fait avec la feuille de ronce, le miel roſat & le vinaigre. Enfin, on appliqua les véſicatoires aux jambes de ceux dont la tête ne ſe dégageoit pas aſſez promptement.

Le pouls devenoit, en peu de temps, d'une meilleure qualité; les évacuations critiques étoient les ſueurs dans le temps de l'efflorеſ-

cence des exanthèmes. Cependant la maladie ſe jugeoit auſſi par des clous & des abcès. Elle ſe terminoit le quatorze ou le vingt-un, après quelques minoratifs. Il y a eu plus de quatre cents malades dans le canton; il en eſt mort plus de deux cents : les malades que j'ai traités ont tous été guéris.

Réflexions.

La deſcription rapide de l'Épidémie annonce dans ſon Auteur un tact précieux, & elle doit lui mériter l'approbation des connoiſſeurs.

Il paroît évident que ſi les malades avoient tous ſuivi ſes conſeils, il n'en ſeroit mort qu'un très-petit nombre; mais, comme il l'obſerve judicieuſement, la plupart des gens de la campagne redoutent de voir les gens les plus inſtruits, pour ſe livrer à leurs préjugés aveugles, ou à des traitemens haſardés.

M. Will ne dit pas le nom de la maladie qu'il a traitée; nous ne pouvons pas préſumer qu'il ne la connût pas. Il annonce qu'elle étoit contagieuſe, mais il n'en

donne point de preuves ; quoiqu'on puisse être assuré qu'il en a eu, cela ne suffit pas. Nous espérons qu'il nous permettra ces deux observations, qui ne diminuent point le mérite de son travail ; & nous croyons pouvoir dire en son nom que la maladie étoit une fièvre putride avec exanthèmes, & que la plupart de ces fièvres sont reconnues contagieuses.

Un seul objet plus digne d'attention est la saignée du pied qu'il a desiré vainement de pratiquer. Si l'on s'en rapporte aux succès de M. Will, cette saignée étoit au moins inutile. Nous croyons même que dans cette circonstance c'est un bonheur pour lui d'avoir été dans l'impuissance d'en faire usage. Il sait, comme tous les gens instruits en Médecine, que l'affaissement en est souvent la suite dans les maladies de cette espèce, & nous sommes persuadés que son expérience le lui a confirmé. Au reste, les vomitifs, les boissons aigrelettes ou acidulées & aiguisées, les décoctions de tamarins avec le quinquina, le camphre

avec le nitre, les lavemens & les véſicatoires, ſont tout ce qu'il y a de mieux à faire en pareil cas, & M. Will peut ſe flatter d'avoir rempli toutes les indications qui ſe préſentoient.

DEUXIÈME ÉPIDÉMIE À BOISSY.

TOPOGRAPHIE.

CETTE paroiſſe eſt ſituée dans un fond de terre forte, & marécageuſe en temps de pluie. Les chaumières y ſont très-baſſes & ont pour antichambre des fumiers très-pourris.

Le ſavon ne ſe diſſout pas dans les eaux de puits, qui ſervent de boiſſon, &c.

DESCRIPTION de l'Épidémie.

LES mois de Décembre 1780 & de Janvier 1781, pendant leſquels l'Épidémie a duré, ont été froids & humides.

Afin d'établir plus d'ordre dans ma deſcription, je diviſerai cette Épidémie en cinq temps, ſavoir : l'invaſion, l'augmentation, l'état, la diminution & la ceſſation.

Invaſion.

Invasion. Les malades, huit jours avant d'être alités, éprouvoient une lassitude générale; avoient la bouche très-mauvaise; étoient fatigués de rapports aigres & d'une grande pesanteur à la tête. Comme il est d'usage que les gens de la campagne ne se plaignent & ne demandent des secours que lorsqu'ils sont déjà très-mal, au lieu de diminuer, la maladie faisoit des progrès, sur-tout par leur incontinence, en prenant beaucoup de rôties au vin & au sucre.

Augmentation. La fièvre enfin s'emparoit de ces sujets; les redoublemens survenoient vers la fin du jour, & étoient marqués par un frisson jusqu'à l'*état* ; le pouls étoit presque naturel, à l'exception du temps du frisson, pendant lequel il étoit fréquent, foible & serré; la langue, blanche & humide dans le principe, commençoit alors à se sécher ; la respiration devenoit gênée, entre-coupée de soupirs; les yeux étoient larmoyans, le visage pâle; l'urine blanche, bourbeuse; les déjections vertes, cendrées, fétides. Cet état duroit quatre à cinq jours.

État. La peau brûlante, la langue grillée, l'haleine puante, ainsi que les matières fécales; l'abattement, le délire, les soubresauts des

tendons joints à des milliers de petits boutons blancs, dont l'éruption se faisoit constamment le neuvième jour, d'abord au cou, puis à la poitrine, ensuite sur le reste du corps, formoient le caractère de cette époque de la maladie.

Diminution. Dans les cinq ou six jours suivans la peau devenoit molle; la langue s'humectoit dans son centre; l'urine déposoit; les déjections étoient bilieuses; les sueurs abondantes: il y avoit quelques heures de sommeil, & la peau s'écailloit & tomboit en efflorescence.

Cessation. Le quinze de l'invasion de la fièvre, le malade ne se plaignoit plus que de foiblesse. Il n'avoit aucun accident, il dormoit & demandoit à manger, &c.

TRAITEMENT.

La saignée étoit mortelle: les émético-cathartiques étoient employés avec succès dans le commencement; les lavemens avoient aussi leur utilité, lorsque le ventre étoit resserré; mais il falloit s'en abstenir, lorsqu'on en étoit au huitième jour. J'ai fait un grand usage pendant les huit premiers jours, de l'eau de bourrache aiguisée avec l'esprit de *Minderer*, & j'ai donné chaque jour quelques prises de

poudres abſorbantes, ſuivant le conſeil d'*Hamilton*, de *With* & *Hoffmann*.

Lorſque l'éruption étoit arrivée, je ſubſtituois l'eau de ſcorſonère à celle de bourrache, ſans addition; toutes les deux heures les malades prenoient une cuillerée à bouche de ſirop de guimauve, ſur quatre onces duquel on avoit ajouté deux grains de kermès minéral.

Les ſignes de putréfaction déterminoient l'uſage de la décoction de quinquina ſans tartre ſtibié, dans la crainte d'irriter les entrailles & de troubler les efforts de la Nature.

Lorſqu'il y avoit des ſoubreſauts dans les tendons, j'ordonnois le camphre & la poudre tempérante.

Les véſicatoires ſoutenus & appliqués à diverſes repriſes ont parfaitement réuſſi. Quelques minoratifs ont terminé la cure.

Sur trente malades, ſept ont été les victimes de leur entêtement ou de leur négligence. Je dois particulièrement des éloges au zèle & à l'intelligence de M. *Chauvet*, Chirurgien à Flexanville, que j'avois choiſi pour me ſeconder.

RÉFLEXIONS.

CETTE maladie étoit évidemment une miliaire eſſentielle, ainſi que l'a exprimé

M. Will. Si l'on pouvoit encore douter de l'exiſtence de ce genre de miliaire, depuis les Mémoires qui ont été publiés par la faculté de Médecine de Paris & par la Société royale de Médecine, l'expoſé précédent en convaincroit. Nous ne pouvons y rien trouver qui prête à la plus légère cenſure. Deſcription exacte, traitement méthodique & ſuccès, tout s'y réunit pour donner la meilleure opinion des talens de ſon auteur; mais comme on deſire toujours, nous voudrions ſavoir ſi cette maladie dépendoit des cauſes locales de l'inſalubrité, ou des ſaiſons précédentes, ou ſi elle a été apportée dans cette contrée. Nous croyons qu'il ſeroit fort difficile de prononcer ſur ce fait; cependant nous préſumons que le dernier cas a eu lieu, & que l'état de l'atmoſphère ou la diſpoſition des corps ont contribué au développement de cette maladie.

TROISIÈME ÉPIDÉMIE À LA BOISSIÈRE.

TOPOGRAPHIE.

LE village de la Boiſſière, à treize lieues au nord de Paris, eſt ſitué au milieu de la forêt de Rambouillet; ſon ſol eſt ſablonneux, ſtérile; les eaux y ſont croupiſſantes; les habitans extrêmement pauvres; leur nombre n'eſt pas très-conſidérable. Les plus indigens couchent ſur la paille, & vivent des alimens les plus groſſiers & les plus mal-ſains.

L'eau qui ſert de boiſſon vient des puits, & n'eſt pas mal-ſaine.

Les habitans ſont preſque tous occupés dans la forêt.

DESCRIPTION de la Maladie.

DES douleurs dans tous les membres; un abattement général; des envies de vomir très-fréquentes; un pouls languiſſant & miſérable; des ſoupirs; une oppreſſion conſidérable; la langue aride; les déjections & excrétions

puantes, & quelquefois des vers; & vers le neuvième jour, une éruption pourpreuſe, caractériſoient cette terrible maladie, dont une famille entière, composée de neuf à dix perſonnes, a été la victime.

Joignez à ces différens ſymptômes un tremblement général, & vingt-quatre heures avant la mort, des ſoubreſauts dans les tendons. Cette maladie alloit régulièrement au quatorze, où commençoit la convaleſcence. Il n'y avoit aucune criſe notable; mais les ſueurs & les urines chargées à l'époque de l'effloreſcence des puſtules, étoient d'un heureux préſage.

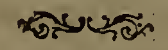
TRAITEMENT.

MALGRÉ l'uſage des émético-cathartiques, des boiſſons délayantes & fortifiantes, des acides minéraux qu'on y ajoutoit, des anti-ſpaſmodiques, anti-ſeptiques & des anti-vermineux, ſagément combinés & donnés à propos; malgré l'application répetée des véſicatoires, rien n'a pu s'oppoſer aux progrès rapides de ce fléau, & de vingt-quatre grandes perſonnes qui en ont été frappées, quatorze ont péri. Il eſt vrai qu'il y en avoit déjà ſept ou huit d'enterrées lorſque je fus mandé, & que les dix qui ont échappé doivent leur ſalut en partie aux véſi-

catoires, mais principalement à la diminution des accidens qui se sont civilisés, à mesure que l'Épidémie a tendu vers sa fin.

REFLEXIONS.

M. Will attribue aux chaleurs véhémentes des trois années précédentes la fièvre pourprée dont on vient de lire la relation. Il faut pourtant observer que cette cause est un peu éloignée dans la circonstance présente. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins certain qu'on ne pouvoit y opposer un traitement meilleur que celui qui vient d'être décrit. Il faut espérer qu'il n'arrivera plus qu'on appelle aussi tard les secours, depuis que M. l'Intendant a fait à ce sujet une ordonnance qui oblige les Syndics des paroisses d'avertir le plus tôt possible qu'il y a des malades dans leur département.



MÉMOIRE

SUR UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné à VINPEL, *ſubdélégation de Bray-ſur-Seine, dans les mois de Janvier, Février & Mars 1782.*

Par M. MAGET.

TOPOGRAPHIE.

LA paroiſſe de Vinpel eſt ſituée au bas d'une colline dans une plaine entre des terres labourées & des prairies, & à un quart de lieue ou environ de la rivière de Seine, qui, dans ſes débordemens, arrive juſqu'au village, où elle laiſſe quelquefois des eaux ſtagnantes pendant un certain temps.

Un ruiſſeau ſuſceptible en tout temps d'accroiſſement & de diminution ſubits entoure la moitié du village & répand, du côté du ſud, une grande quantité d'eau qui ne ſe tarit que dans les grandes ſécheresſes.

Quoique tous les vents aient un accès libre dans ce village, le ſud & l'eſt y ſoufflent

cependant d'une manière plus déterminée que les autres.

Les maiſons ſont baſſes, petites, ouvertes d'un ſeul côté par une petite croiſée & une porte, la plupart du côté du ſud, d'autres au nord ou au levant.

Le terrein eſt noir, & la glaiſe y domine.

Cette paroiſſe eſt diviſée en deux parties, qui ont enſemble ſoixante-dix feux.

Le hameau, qui forme la ſeconde partie, eſt diſtant du village d'environ une demi-lieue du côté du nord, le ſol en eſt le même; mais les eaux n'y ſéjournent pas comme à Vinpel, quoiqu'il ſoit ſitué auſſi au bas d'une colline, parce qu'il eſt moins déclive.

Les habitans ſont diviſés en laboureurs & en manœuvres; ils ſont tous d'une taille moyenne, foibles, & ont le viſage pâle & jaune. On remarque que ceux du hameau, moins ſujets aux maladies aiguës que ceux du village, le ſont davantage aux chroniques.

La nourriture principale conſiſte dans un pain de ſeigle pur ou mêlé avec du petit bled, l'un & l'autre fort peſans; il n'y a rien de plus rare parmi eux que l'uſage de la viande de boucherie, quelques-uns mangent du porc; mais le plus ſouvent ils ſont réduits aux légumes

& aux harangs salés. Ils boivent ordinairement du vin de leur crû, qui est acide & peu spiritueux.

Les maladies habituelles de ce lieu sont des courbatures & des fièvres bilieuses peu violentes, qui étant négligées dégénèrent en maladies de langueur.

DESCRIPTION de l'Épidémie.

IL y avoit déjà six semaines que la maladie régnoit dans la paroisse lorsque j'y fus envoyé. Il y a tout lieu de croire que son invasion & ses accidens avoient été beaucoup plus graves pendant ce temps que depuis mon arrivée, ou que le traitement avoit été bien mauvais, puisque sur seize malades, douze en étoient morts. Quoi qu'il en soit, en voici les symptômes. Elle s'annonçoit par une douleur de tête assez vive, avec une espèce d'assoupissement ou accablement, qui, dès le second jour, faisoit place à une insomnie continuelle. Les malades avoient les yeux ardens & un peu enflammés, une toux de temps à autre, peu incommode & presque sans expectoration, ou avec des crachats écumeux & mêlés de stries rouges; la langue étoit chargée & gluante; l'altération considérable jusqu'au troisième jour;

le viſage plus ou moins enflammé & un peu jaune; la peau sèche, ſans être brûlante. Le ventre ſe tendoit vers le troiſième jour; quelques malades avoient des déjections bilieuſes; les urines étoient en général épaiſſes, bourbeuſes & rouges; le pouls plein, mou, inégal & un peu élevé. Les redoublemens de la fièvre n'étoient ſenſibles que par une légère augmentation de rougeur au viſage & par des anxiétés. Quelques-uns avoient des ſoubreſauts dans les tendons, mais de loin en loin & ſans durée: pluſieurs ont eu des éruptions miliaires ou pourpreuſes; la criſe la plus commune s'eſt faite par les ſueurs du ſept au neuf, terme ordinaire de la maladie.

TRAITEMENT.

ON avoit regardé dans le commencement cette maladie comme une péripneumonie putride & maligne; mais je reconnus facilement qu'on s'étoit trompé, & que les remèdes qu'on avoit adminiſtrés n'avoient pas peu contribué à la rendre meurtrière. Je ne vis dans toute ſa marche que les ſymptômes d'une fièvre continue humorale tendante à la putridité, & au lieu de conſeiller la ſaignée & les purgatifs réitérés, comme on l'avoit fait avant mon arrivée, je preſcrivis le traitement ci-après.

D'abord la tiſane d'orge des anciens, à laquelle on ajoutoit le miel & la racine de ſcorſonère ou l'eau de veau avec le cerfeuil, compoſoient la boiſſon des malades. Ils prenoient par intervalles une eau de tamarins acidulée avec l'eſprit de vitriol. Le ſecond jour ils étoient évacués avec un cathartico-émétique, qui leur faiſoit rendre par haut & par bas une quantité conſidérable de bile jaune, porracée, épaiſſe, preſque glaireuſe & peu fétide.

J'ordonnois à quelques-uns une pótion anodine & anti-ſpaſmodique, faite avec quatre onces d'eau commune diſtillée, deux onces de ſirop de guimauve & quinze gouttes anodines, à prendre par cuillerée toutes les deux heures, à l'effet de calmer l'irritation qu'ils éprouvoient; & quelquefois je ſubſtituois à cette potion un bol compoſé avec le camphre, le nitre & la poudre tempérante, de chacun trois grains, à prendre toutes les ſix heures.

Tous les jours les malades prenoient des lavemens, un le matin & l'autre le ſoir. Le ſeptième jour j'ordonnois un minoratif qui étoit enſuite répété ſuivant le beſoin, & qui terminoit la cure.

Sur douze malades que j'ai ſuivis il n'en eſt mort qu'un.

Le nombre des habitans qui ont été attaqués de l'Épidémie a été de vingt-huit. Douze sont morts avant mon arrivée & un depuis. Total des morts, treize. Quinze ont été guéris, savoir, quatre avant mon arrivée, & onze depuis.

Nota. La même maladie a régné dans la paroisse des Ormes qui est à peu de chose près exposée & située comme celle de Vinpel, avec les mêmes causes locales d'insalubrité. Sur treize personnes attaquées à la fois, aucune n'en est morte, & l'Épidémie s'est bornée à ce nombre.

Reflexions.

Le nombre prodigieux des habitans qui sont morts dans l'Épidémie de Vinpel doit nous porter à croire que sa première invasion a présenté des accidens terribles, & que la maladie étoit civilisée, lorque M. Maget s'est emparé du traitement. Cependant il paroît que la seule violence de la maladie n'a pas causé tous les malheurs qui sont arrivés, car ayant été prise pour une pleuro-péripneumonie putride & maligne dans le commencement, & les saignées ayant été

prodiguées, il eſt plus que probable que les ſymptômes ont été aggravés, & que les forces des malades ont été épuiſées dans un temps où ils en avoient le plus de beſoin ; ainſi, en ſuppoſant un caractère plus fâcheux dans le principe de l'Épidémie, il y a toute apparence que les émétiques & les boiſſons acidulées auroient empêché les ravages que cette maladie a exercés, ſurtout ſi l'on s'étoit abſtenu de la ſaignée.

Quoi qu'il en ſoit, le traitement de M. Maget doit être approuvé en général ; nous penſons ſeulement que ſa potion avec les gouttes anodines ne vaut pas, dans des circonſtances ſemblables, le bol de camphre qu'il a ordonné.

Nous croyons qu'en parlant du minoratif qu'il a employé dès le ſept de la maladie, il ne comprend pas dans le nombre de ceux qui l'ont pris à cette époque, les malades qui avoient des éruptions miliaires ou pourpreuſes dans leur état.

Le zèle de M. Maget eſt connu, & nous

ne pouvons que l'exhorter à prendre ſon expérience pour guide dans les différens cas difficiles où la théorie ne ſert qu'à nous tromper.

La ſimplicité des deſcriptions les rend plus exactes & plus méthodiques.



MÉMOIRE

SUR UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné depuis le mois d'Octobre 1781 jusqu'à la fin de Mai 1782, dans la paroisse d'Éragny, subdélégation d'Enghien.

Par M. Brechoz.

TOPOGRAPHIE.

La paroiſſe d'Éragny, y compris un hameau qui en dépend & qui en eſt éloigné d'une demi - lieue, eſt compoſée d'environ cent feux ou ſept cents habitans.

L'un & l'autre lieux ſont ſitués ſur la rive gauche de la rivière d'Oiſe, dont le débordement y occaſionne des inondations d'autant plus facilement, qu'ils ſont ſur un terrein dont le niveau eſt égal à celui de la rive.

Le village eſt dans un fond, entre la rivière & un long côteau : il n'y a qu'une ſeule rue d'environ deux cents toiſes de longueur : les maiſons & les jardins ſont en plus petit nombre

du

du côté de la rivière, que de celui de la colline, ſur la pente de laquelle, & à mi-côte, elles ſont expoſées au couchant.

Les inondations, cauſées par le débordement de la rivière ont contraint les habitans de conſtruire un premier étage dans leurs maiſons, pour ſe mettre à l'abri du danger, & ils abandonnent les rez-de-chauſſée pour les écuries, les étables, les cours à fumier, les mares, &c.

Il n'y a ni étangs, ni marais aux environs de cette paroiſſe; mais on trouve dans le milieu de la rue une foſſe aſſez conſidérable où les eaux, les immondices de toute eſpèce, & la boue ſéjournent, depuis que l'écoulement vers la rivière en a été interrompu par le défaut de paſſage par un conduit qui étoit pratiqué à cet effet.

Le pays eſt miſérable & le ſol aſſez mauvais: le ſeigle, l'orge, l'avoine & le ſarrazin ſont les ſeuls grains qu'on y récolte. Il y a cependant des vignes, des arbres fruitiers & différens légumes. La plupart des habitans n'ont d'autre pain que celui fait avec l'orge, le ſeigle & l'avoine: il y en a peu qui aient le moyen de manger quelquefois de la ſoupe au lard, encore moins celle faite avec la viande de boucherie; la ſeule qui ſoit commune, eſt faite avec un peu

de graiſſe fondue ; & le reſte de la nourriture conſiſte en légumes & en laitages.

L'eau des puits & des ſources y eſt fort bonne, & les payſans la préfèrent à celle de la rivière.

En général, les travaux des habitans ſont au-deſſus de leur nourriture & de leurs forces.

DESCRIPTION *de la Maladie.*

DEPUIS le mois d'Octobre juſqu'au 21 Décembre de l'année précédente, l'Épidémie avoit ſucceſſivement attaqué pluſieurs habitans, dont le traitement avoit été ſuivi par différens Chirurgiens, & dans cet intervalle deux malades y avoient ſuccombé.

Appelé le 21 Décembre, au moment où la maladie faiſoit des progrès, je reconnus par les ſymptômes, les accidens & le récit de ce qui s'étoit paſſé, que c'étoit une fièvre ardente continue, qui dégénéroit facilement & avec le temps en putride maligne.

La fièvre étoit d'abord continue avec redoublemens ; la langue rouſſe & sèche ; la ſoif ardente ; le viſage allumé ; la peau aride ; le ventre reſſerré ; le pouls dur & aſſez fort ; quelques malades rendoient des vers. Ces accidens diminuoient de jour en jour & la

détente arrivoit, par le moyen du traitement qu'on faiſoit aux malades; les déjections crues dans le principe devenoient jaunes & ſuffiſantes; la ſueur s'établiſſoit, mais la criſe étoit imparfaite & difficile, puiſque la maladie ſe prolongeoit quelquefois juſqu'au quarantième jour, & ne finiſſoit point avant le trentième.

Le ventre reſtoit météoriſé dans quelques-uns, dans d'autres la tête ou la poitrine s'embarraſſoit, & dans ceux qui ont ſuccombé, ces derniers accidens, & tous les ſignes de putridité ſe ſont manifeſtés plus tôt ou plus tard: cependant aucun malade n'a eu la moindre efflоreſcence à la peau.

Pendant environ cinq mois, c'eſt-à-dire, depuis la fin de Décembre 1781 juſqu'à celle de Mai 1782, j'ai eu ſoixante malades à traiter & je n'en ai perdu que cinq.

TRAITEMENT.

La plupart des malades ont été ſaignés du bras une ou deux fois dans le commencement: leur boiſſon étoit variée ſuivant les circonſtances: les uns prenoient du petit-lait ou de l'eau de veau; mais le plus grand nombre a fait uſage d'une tiſane faite avec les racines d'oſeille, de chiendent, de régliſſe, à laquelle

on ajoutoit du miel, un peu de nitre, & suffisante quantité de vinaigre pour la rendre aigrelette. Indépendamment de cette boisson j'avois soin de leur prescrire une eau de casse ou de tamarins aiguisée avec le tartre stibié, à l'effet de provoquer & d'entretenir les déjections du bas-ventre, & ce remède étoit journellement employé & secondé par l'usage des lavemens émolliens. Lorsque la tête ou la poitrine étoit embarrassée, l'application des vésicatoires aux jambes produisoit les meilleurs effets. Lorsque la détente étoit parfaite, & vers la fin de la maladie, j'employois les purgatifs & je les répétois, suivant le besoin, pour terminer la cure. L'usage des bouillons de viande qui ont été donnés avec le ménagement convenable, & que M. l'Intendant a bien voulu accorder pendant tout le cours de la maladie, n'a pas peu contribué à la guérison des malades.

RÉFLEXIONS *sur la nature & le traitement de l'Épidémie précédente.*

MALGRÉ le mauvais état de santé des habitans d'Éragny, eu égard à leur misère & à l'excès de leurs travaux, il ne paroît pas que l'Épidémie ait fait autant de ravage

qu'on auroit eu lieu de le craindre, puisque sur environ quatre-vingts malades il n'en est mort que sept.

Il faut bien se garder de croire que l'ardeur & la sécheresse que cette maladie a présentées aient été inflammatoires, tout conspire au contraire à les faire regarder comme l'effet d'un spasme & d'une irritation générale; en conséquence, il seroit possible de changer le nom que M. Brechoz a donné à cette fièvre.

On pourroit croire aussi que si elle n'a pas fait cette explosion qu'on observe dans la plupart des Épidémies du même genre, c'est parce qu'il y a une cause de putridité & de malignité de moins dans les humeurs, & cette cause qui, chez les gens de campagne, réside dans leurs habitations, est une des plus actives, non-seulement par ses effets antérieurs qui disposent à la maladie, mais encore par ceux qu'elle a constamment sur les malades. Ici le hasard fait que les habitans d'Éragny ont profité des précautions qu'ils ont prises contre les inondations,

pour ſe préſerver auſſi des accidens les plus graves, auxquels les habitations humides & baſſes expoſent les gens de campagne dans la plupart de leurs maladies.

Cependant ſi l'on en juge par la durée de celle-ci dans le plus grand nombre d'individus, quoiqu'on reconnoiſſe évidemment que la putridité s'eſt développée avec lenteur & ſans contagion, on ne peut pas diſconvenir que ſon véritable caractère ne fût celui d'une fièvre putride devenue même maligne dans quelques cas. Pour peu qu'on connoiſſe la marche, la ſuite & les effets des fièvres continues humorales qui ſe prolongent au-delà du troiſième ſepténaire, on prononcera ſur la náture de celle-ci, qui ne s'eſt terminée que du trentième au quarantième jour.

Quoi qu'il en ſoit, on doit aux ſoins aſſidus de M. Brechoz & au traitement qu'il a ſuivi, la conſervation d'un grand nombre de malades, & la fin de cette Épidémie.

DESCRIPTION

D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné en 1781 au mois d'Octobre, dans la paroisse de CANNES, élection de Montereau.

Par M. GIRARD.

TOPOGRAPHIE.

CANNES eſt un petit village diſtant d'une demi-lieue de la ville de Montereau, il eſt ſitué ſur la rivière d'Yonne, dont il borde les deux rives, ſur un ſol dont le plan eſt un peu incliné; cependant la plus grande partie des maiſons eſt ſur la rive droite, qui ſeule eſt ſujette aux inondations. Le pays eſt plat, à l'exception du côté du nord, à une demi-lieue de la paroiſſe, où commence & règne une chaîne de montagnes qui garantiſſent le pays des vents de ce nom. Ceux qui y ſoufflent le plus communément, ſont ceux du ſud & de l'oueſt.

Cette paroiſſe a environ quatre-vingt-douze

ſeux & deux cents quatre-vingt-dix habitans.

Les maiſons ſont mal conſtruites, preſque pas aérées, fort baſſes & humides. On eſt même obligé de deſcendre quelques marches pour arriver dans le plus grand nombre des pièces dites rez-de-chauſſée, qui ſont habitées, & où il y a ordinairement deux à trois lits où couche toute la famille. En revanche il y a moins de mares & de fumiers que dans la plupart des autres villages.

Le payſan a du pain de froment pur ou mêlé ſeulement avec un peu de ſeigle. Il boit de l'eau de puits, mais elle n'eſt pas bien crue, puiſque le ſavon s'y diſſout, & qu'elle cuit les légumes.

Les fruits ne ſont pas fort abondans dans ce lieu; la culture principale du canton eſt en bled; il y a auſſi de la vigne, mais en petite quantité.

Relation de la Maladie.

Les quinze premiers jours du mois d'Octobre qui ont précédé l'invaſion de la dyſſenterie, avoient été plus que tempérés. Vers le 15 ou le 16 le temps changea preſque ſubitement, & reſta froid & pluvieux pendant plus d'un mois. Ce fut à l'époque de ce changement que l'Épidémie ſe manifeſta.

J'arrivai à Cannes le 21 Octobre, & j'y trouvai quarante-cinq malades des deux ſexes & de tout âge.

La maladie a commencé à attaquer dix à douze perſonnes à la fois; en voici les ſymptômes.

Un flux de ventre plus ou moins copieux, accompagné de coliques & de téneſmes. Des déjections ſéreuſes & peu ſanguinolentes dans les premiers jours; mais par la ſuite elles le paroiſſoient & l'étoient réellement davantage; il y avoit même des malades qui rendoient le ſang preſque pur. Le ventre étoit météoriſé; l'abattement & la proſtration des forces étoient conſidérables; la peau brûlante & l'altération très-vive. Le pouls avoit de la fréquence & de la tenſion, ſouvent de l'inégalité & de l'intermittence; la langue étoit couverte d'un limon blanc, qui étoit plus ſec & en moindre quantité dans les malades qui rendoient une quantité de ſang plus conſidérable.

Le plus grand nombre avoit des envies de vomir, des nauſées & du dégoût; l'inſomnie & les douleurs de tête ſe joignoient à ces accidens. La fièvre n'avoit point de redoublemens fixes; lorſqu'il devoit s'opérer un changement en bien, il étoit annoncé par la diminution de la chaleur, une moiteur générale

& des déjections moins séreuses & moins sanguinolentes.

La maladie duroit environ douze jours : le nombre des malades a été jusqu'à soixante-cinq, mais bientôt il a diminué. Il en est mort six de ceux dont la maladie étoit déjà fort avancée, lorsque j'ai été appelé, & c'est le régime incendiaire qui a causé leur perte. Un des six a péri après un hoquet terrible : je l'ai ouvert, & j'ai trouvé plusieurs portions du canal intestinal dans un état de sphacèle.

TRAITEMENT.

L'examen des malades m'ayant fait reconnoître que leur état tenoit plus du caractère humoral que de l'inflammation ;. je me suis abstenu de la saignée pour recourir à des moyens plus efficaces.

Je crus que l'indication la plus pressante étoit de dégager l'estomac des sucs impurs dont il étoit farci, & en conséquence j'administrai des vomitifs, tantôt en employant l'ipécacuanha, tantôt le tartre stibié, suivant la force des malades, ou l'état d'irritation dans lequel ils étoient.

Il y en a eu à qui un seul vomitif a suffi. Je mettois les uns à l'eau de riz pour boisson, & les autres à l'usage de la décoction blanche,

On adminiſtroit plus ou moins des lavemens émolliens, ſuivant la tenſion, la douleur & l'irritation du bas-ventre. Les fomentations émollientes étoient de même répetées en raiſon de l'indication. J'ai donné le diaſcordium à quelques-uns pour calmer la violence des coliques; il en eſt à qui j'ai preſcrit quelques gouttes de laudanum dans la boiſſon, pour remplir le même objet. Je me ſuis bien trouvé, pour quelques malades, de l'ipécacuanha donné à petites doſes, trois fois par jour, dans un petit bol de diaſcordium. Enfin, quand les accidens ont été diſſipés & qu'il a été queſtion de purger les malades, j'ai employé de préférence à tout autre remède, le catholicum double & la manne, dont la répétition a été quelquefois néceſſaire, & qui ont terminé la maladie.

La convaleſcence en a été aſſez longue, parce qu'on ne pouvoit pas venir à bout d'aſſujettir ceux qui y étoient pleinement, au régime néceſſaire; c'eſt le ſort ordinaire des convaleſcences dans les gens de campagne.

Reflexions.

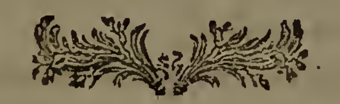
On voit aiſément par le peu de durée qu'a eu la maladie dans chaque individu, par le peu d'accidens & la facilité de la

cure, que cette dyſſentérie épidémique a été fort médiocre. Il eſt même certain qu'elle ne mériteroit pas d'être miſe au nombre des Épidémies à remarquer, ſans le fruit qu'on peut tirer des obſervations ſur ſa cauſe & ſur ſon traitement méthodique.

1.° Par rapport à ſa cauſe, on voit qu'elle n'eſt autre choſe qu'une tranſpiration preſque ſubitement arrêtée ou diminuée trop ſenſiblement par le changement inopiné de l'atmoſphère. Ceci nous conduit à faire remarquer que preſque toutes les Épidémies dyſſentériques automnales ont toujours eu pour cauſe principale l'humidité & le froid, plutôt que l'abus des fruits, qui paſſent dans l'eſprit du peuple pour la ſource de ce mal. Ce qu'il y a au moins de certain, c'eſt que toutes les dyſſenteries épidémiques qui ont été obſervées dans la guerre dernière en Allemagne, ſur nos troupes, n'ont jamais eu d'autres cauſes que le changement de l'atmoſphère de sèche en humide & froide. Il eſt en effet évident que ces ſortes de changemens

doivent faire refluer la matière perſpirale ſur les viſcères ou ſur d'autres parties, & que c'eſt à la diſpoſition particulière des corps qu'il faut attribuer la diverſité des maladies qui n'ont que cette cauſe. Ici, c'eſt une péripneumonie; là, une dyſſenterie; dans d'autres ce ſont des rhumatiſmes, &c.

2.° Quant au traitement, M. Girard mérite beaucoup d'éloges, tant par la ſagacité avec laquelle il a diſtingué le caractère de la maladie, ce qui l'a empêché de commettre pluſieurs fautes, que par la ſimplicité des moyens qu'il a employés. S'il avoit été appelé plus tôt, on n'auroit pas perdu un ſeul malade.



MÉMOIRE

SUR UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné dans la paroiſſe de MONT-CERF, *élection de Rozoy en Brie, dans les mois de Novembre & Décembre 1781.*

Par M. CARLES.

TOPOGRAPHIE.

LA paroiſſe de Montcerf eſt ſituée à mi-côte, & toutes les maiſons ſont expoſées au couchant & au nord : au pied de la montagne eſt un ruiſſeau qui prend ſa ſource dans un bois conſidérable, & dont les eaux ſont claires & d'aſſez bonne qualité.

Une forêt immenſe qui occupe les montagnes oppoſées à celle ſur le penchant de laquelle eſt ſitué le village, y attire preſque conſtamment des brouillards, & empêche l'air d'y circuler auſſi avantageuſement qu'il ſeroit néceſſaire pour la ſalubrité.

Il y avoit, il n'y a pas long-temps, une

fontaine près du village, où tous les habitans alloient puiser l'eau pour leur usage; cette eau avoit acquis par leur négligence & par le défaut de réparations, une telle putridité, qu'elle exhaloit une odeur infecte, ce qui n'a pas peu contribué à répandre la maladie; mais depuis que l'observation en a été faite, cette fontaine a été réparée par les soins de M. le Curé.

La paroisse de Montcerf comprend environ cinq cents habitans, qui sont presque tous misérables, & dont la nourriture est un mauvais pain, du fromage, des pommes, quelques légumes, & tout ce qu'il y a de plus mauvais en fruits.

Presque toute l'année la plupart des habitans sont occupés dans la forêt à faire du charbon ou des sabots; le reste cultive des jardins & quelques terres labourables.

Description de l'Épidémie.

A mon arrivée à Montcerf, le 31 Décembre, je trouvai une grande quantité de malades attaqués du même fléau qui avoit déjà fait périr neuf personnes; la terreur étoit universelle.

La maladie me parut néanmoins beaucoup moins meurtrière qu'on ne le craignoit; & j'ai reconnu qu'on ne devoit attribuer les malheurs

qui étoient arrivés, qu'à l'abus des saignées & des remèdes violens qui avoient été administrés.

Les accidens dont elle étoit accompagnée me firent juger que c'étoit une fièvre putride compliquée, avec les accidens péripneumoniques, & la malignité dans plusieurs sujets.

Cette fièvre peut avoir été évidemment occasionnée par l'humidité constante de l'air & les brouillards épais qui ont régné sur l'horizon de Montcerf : la mauvaise disposition & la misère des habitans ont dû nécessairement la rendre plus fâcheuse dans ce lieu que dans les environs où elle a aussi régné, sans cependant produire les mêmes ravages.

J'ai observé dans quelques-uns des cadavres, des engorgemens dans la substance des poumons.

Presque tout le village a été attaqué successivement de cette maladie qui s'est présentée dans les divers sujets avec plus ou moins d'accidens. Quatorze habitans y ont succombé y compris les neuf dont il a été fait mention ci-dessus.

TRAITEMENT.

LA distance de Montcerf à Coulomiers, qui est de quatre lieues, ne m'a pas permis de

de m'y tranſpòrter très-ſouvent, de ſorte que j'ai été dans le cas de charger le ſieur Guionnet, Chirurgien, de ſuivre celui que je lui ai indiqué: par cette même raiſon je n'ai pu ſuivre la marche des ſymptòmes, ni en faire une relation exacte. Ce que je puis dire, & ce qui ſe préſume aiſément, eſt, que cette maladie eſt à-peu-près ſemblable aux péripneumonies putrides & malignes dont elle a eu les ſymptômes, la marche & la terminaiſon.

J'ai obſervé que la ſaignée produiſoit en général un affaiſſement dangereux, & l'exemple des malheurs qu'elle avoit occaſionnés avant mon arrivée m'a rendu très-circonſpect ſur ſon uſage.

J'ai employé avec ſuccès le tartre ſtibié & l'ipécacuanha dans le commencement de la maladie; les boiſſons béchiques acidulées, les laxatifs réitérés, les lavemens & le kermès minéral, ſuivant les indications. M. Guionnet, qui m'a parfaitement ſecondé, a ſu tirer le plus grand parti de ce traitement, puiſque malgré le nombre infini des malades, la mortalité a été arrêtée par l'effet des moyens qui ont été employés.

RÉFLEXIONS.

LA maladie dont on vient de rendre

compte étant de la même nature que celles qui ont régné en même temps dans diverſes paroiſſes de la généralité, au défaut des renſeignemens ſuffiſans de la part de M. Carles, on peut aſſurer que c'étoit une fièvre putride, marquée dès l'invaſion par les ſymptômes de la péripneumonie. C'eſt pour cette raiſon que la ſaignée a fait tant de ravages.

Il paroît que les Médecins n'ont pas toujours la facilité de mettre en uſage les meilleurs moyens. Ici les véſicatoires auroient eu un grand ſuccès; mais chez les gens de la campagne on trouve ordinairement une grande réſiſtance à cet égard.

Le camphre & le quinquina ſont deux remèdes également convenables contre ce genre de maladies; il faut eſpérer que l'expérience, ainſi que le travail que M. l'Intendant publie aujourd'hui ſur les Épidémies, rendront le traitement plus utile à l'avenir, & qu'il en réſultera ſurtout une méthode de décrire ces maladies qui en ſera mieux connoître le caractère.

DESCRIPTION

DE DEUX ÉPIDÉMIES

Dont l'une a régné au commencement de l'année 1780, dans la paroisse d'ORGEVAL, subdélégation de Saint-Germain-en-Laie, & l'autre dans celle DE MONTESSON, même subdélégation, en Avril 1781.

Par M. OFLYN.

TOPOGRAPHIE D'ORGEVAL.

CETTE paroiſſe, diſtante de trois lieues de Saint-Germain-en-Laie, eſt au nord-oueſt de cette ville. Sa ſituation eſt dans un vallon où coule un ruiſſeau, ſur lequel il y a pluſieurs moulins. L'eau en eſt ſalubre, excepté dans le temps de la fonte des neiges, qui lui donnent alors de la crudité & la rendent fangeuſe.

Le village eſt entouré d'une multitude d'arbres fruitiers fort élevés, qui le garantiſſent un peu des vents, mais qui y empêchent la libre circulation de l'air.

Les habitations y ſont de même ſtructure & avec les mêmes inconvéniens que celles de la plupart des villages.

Il y a une aſſez grande quantité de lieux marécageux dans le voiſinage, qui, par les neiges & les pluies de l'hiver, augmentent ſingulièrement l'humidité du canton, & dont les eaux ſtagnantes, enlevées par le ſoleil dans les temps de chaleur, doivent altérer la pureté de l'air.

Sur différens côteaux des environs ſont ſitués pluſieurs hameaux dépendans de la même paroiſſe, mais dont l'air eſt infiniment plus ſain que dans le fond.

Les habitans d'Orgeval ſont en général fort pauvres; ils font tous le commerce des fruits, & travaillent auſſi à la terre.

Leur nourriture eſt fort groſſière, on pourroit dire mal-ſaine; cependant ils ſont d'une conſtitution aſſez forte.

ÉPIDEMIE.

EN 1780, le 11 Février, je fus appelé à Orgeval, pour viſiter trente-neuf malades tous attaqués d'une eſquinancie putride.

Je reconnus facilement les cauſes de cette maladie, ſoit dans l'état de l'atmoſphère qui

avoit été constamment pluvieux & froid, soit dans la mauvaise nourriture des habitans, d'ailleurs mal couverts & trop légèrement vêtus; soit enfin dans l'inaction à laquelle ils avoient été contraints par l'inclémence du temps.

Tous les malades avoient le larynx & le pharynx phlogosés, un mal de tête violent, de la difficulté dans la respiration & la déglutition; l'abdomen étoit serré, le pouls fort élevé dans les uns, & très-foible & concentré dans les autres. Ils éprouvoient de légères douleurs de ventre. La langue étoit très-chargée, le corps abattu, les urines rares & enflammées.

Le Curé & le Chirurgien du lieu m'apprirent que déjà cent habitans avoient succombé à cette maladie, dont le traitement ne devoit pas avoir été jusque-là très-méthodique.

Pour guérir cette Épidémie, qui donnoit de justes craintes de se répandre davantage, ou de moissonner une partie de ceux qui en étoient attaqués; j'ai saisi l'indication qui me paroissoit la plus pressante, celle de dégorger les premières voies, où je pensai que se trouvoit le foyer du mal.

J'ai fait précéder les minoratifs doux par des boissons tempérantes, acidulées, & je me suis servi avec succès des tamarins avec la manne

& la crême de tartre pour évacuer les malades. Ces moyens continués & plus ou moins répétés, ſuivant l'occurrence, ont été ſecondés par l'uſage d'un gargariſme déterſif, avec ſuffiſante quantité d'eſprit de vitriol, & par l'application extérieure d'un topique fait avec les vers de terre.

A meſure que les premières voies ſe ſont débarraſſées, les accidens de la maladie, & ſur-tout le mal de gorge, ſe ſont diſſipés, de ſorte que j'ai rétabli les trente-neuf malades dont le ſoin m'avoit été confié.

Dans le nombre il y en avoit cependant un que je n'avois pas cru pouvoir guérir. Son hiſtoire eſt aſſez intéreſſante pour être un peu plus détaillée. Ce malade étoit un homme d'environ quarante-huit ans, d'un tempérament robuſte, & ivrogne d'habitude.

En arrivant chez lui, je lui trouvai le pouls fort élevé, la poitrine ſerrée avec une reſpiration fort difficile; à ces accidens étoient joints tous les ſymptômes décrits ci-deſſus; il avoit la luette pendante & noire comme du charbon.

Après lui avoir fait adminiſtrer les Sacremens, je preſcrivis une ſaignée qui fut faite auſſi-tôt, & on lui compoſa un gargariſme avec une légère

décoction de quinquina, à laquelle on ajouta du cristal minéral & le sirop de mûres : on lui appliqua le cataplasme ci-dessus décrit; il prit des lavemens émolliens & rafraîchissans.

La nuit le malade eut plusieurs évacuations, après lesquelles il se trouva infiniment mieux, de sorte qu'à mon arrivée le lendemain, je fus très-surpris de le voir dans cet état, qui me fit entrevoir la possibilité de le guérir; le ventre étoit devenu souple, le pouls fort bon. En quinze jours, au moyen du traitement que j'avois suivi pour les autres malades, il fut entièrement guéri.

Cependant au mois d'Avril suivant, ce même homme contraint de rester assez long temps en basse-Normandie, où ses affaires l'avoient appelé, n'y trouva pas le vin à assez bon marché pour en boire la quantité à laquelle il étoit habitué, il y substitua l'usage du cidre, qui, en peu de temps lui causa un dévoiement considérable avec des tranchées : un Chirurgien consulté le saigna & le purgea trois fois. A la suite de ce traitement, ses jambes devinrent œdémateuses, & en peu de jours l'enflure gagna le ventre.

Cet état l'engagea à hâter son retour pour venir me consulter. Je lui trouvai le foie engorgé, les yeux jaunes, le pouls élevé & dur;

la langue ſâle & très-chargée; le ventre élevé; les urines étoient rares & l'altération extrême.

Ayant reconnu un anaſarque bien caractériſé, je preſcrivis des boiſſons rafraîchiſſantes, nitrées & édulcorées avec le ſirop de vinaigre, tous les matins un verre de ſuc de plantes chicoracées mêlé avec celui de cloportes, du tartre vitriolé & le ſirop des cinq racines apéritives, le tout ſecondé par l'uſage des lavemens émolliens.

Six jours après les urines ont commencé à couler aſſez abondamment, & la ſoif s'eſt modérée. Alors je l'ai purgé trois fois de ſuite, & je lui ai enſuite adminiſtré les pilules toniques de M. Baker. Au bout de ſix ſemaines il a été entièrement rétabli.

Réflexions.

L'ANGINE ou eſquinancie que M. Oflyn a traitée à Orgeval ne mérite peut-être pas d'être regardée comme putride, parce qu'on ne voit pas tous les ſignes de putridité qui forment ce caractère; il paroît même que l'époque de la guériſon ajoute encore au doute ſur cette qualification. Cependant on ne peut ſe diſſimuler qu'il y avoit au

moins une grande tendance à la putridité, & qu'un degré de plus faisoit de cette maladie, non-seulement une putride simple, mais encore une angine putride maligne.

Je pense que le traitement de M. Oflyn a empêché cette dégénération, & qu'il est plus à propos de nommer cette angine humorale ou bilieuse.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de proposer des moyens plus simples & en même temps plus analogues à l'état de la maladie, que ceux qui ont été employés par ce Médecin habile. On auroit donc mauvaise grâce de ne pas convenir que son traitement a été très-bon, & la guérison de tous ses malades est la preuve la plus certaine qu'il a suivi une très-bonne route.

Cependant comme en pareil cas on n'a pas toujours le bonheur de réussir par une méthode qui est en elle-même très-avantageuse, il est bon de dire ce qu'il est utile d'y ajouter ou d'y substituer.

Par exemple, le tartre stibié en lavage, aide ou supplée les minoratifs, quelquefois

il eſt néceſſaire de faire vomir les malades.

Mais ce qu'il faut obſerver dans la conduite de M. Oflyn, c'eſt qu'il n'a point employé la ſaignée dans un cas où tous les gens peu inſtruits l'auroient jugée néceſſaire. Ce Médecin a vu la cauſe du mal, l'épuiſement des malades, & il s'eſt bien gardé de mettre en uſage ce moyen meurtrier.

On pourroit peut-être, ſans former un jugement téméraire, penſer qu'avant ſon arrivée quelques-uns des malades qui ont péri avoient été ſaignés, mais M. Oflyn n'en parle pas.

Le malade robuſte dont il rapporte les accidens, donne une nouvelle preuve de la ſaine pratique du Médecin. Celui-là devoit être ſaigné, & c'eſt à ce moyen, il n'en faut pas douter, que la guériſon peut être attribuée.



TOPOGRAPHIE

De la paroiſſe DE *MONTESSON.*

CETTE paroiſſe eſt ſituée au nord-eſt de la ville de Saint-Germain-en-Laie, dont elle n'eſt diſtante que d'une lieue.

Elle eſt placée au milieu d'une plaine & expoſée à tous les vents. Le ſol en eſt très-ſablonneux, & ce n'eſt qu'à force de bras & de fumier qu'on peut y cultiver des légumes, qui ſont le ſeul commerce des habitans, auſſi pauvres qu'ils ſont foibles de complexion, & ſûrement par le défaut de nourriture ſaine & ſuffiſante, & par l'excès de travail; car le village étant voiſin de la forêt de *Vézinet*, chaque ménage, outre les travaux ordinaires, eſt obligé de faire veiller ſon champ cultivé, pour empêcher que les bêtes fauves ne le détruiſent.

On doit juger par ce qui vient d'être dit ſur la culture de ces champs, que les habitans font, autant qu'ils le peuvent, une ample proviſion de fumier, qui augmente l'inſalubrité du lieu, ſur-tout au renouvellement de chaque ſaiſon.

Comme la rivière & les ruiſſeaux ſont éloignés, l'eau de puits eſt celle qui ſert à la boiſſon, mais la nature du ſol indique que les ſources en ſont de bonne qualité.

Description de l'Épidémie.

Au mois d'Avril 1781, je fus envoyé dans cette paroiſſe pour viſiter vingt-ſept malades, dont le plus âgé avoit quatorze ans, & le plus jeune trois. Ils étoient tous attaqués de la rougeole, compliquée avec plus ou moins de ſymptômes de putridité.

Avant cette époque ſept enfans étoient morts de la même maladie. L'indication de vider les premières voies & de s'oppoſer à la putridité, étant évidente, je preſcrivis une boiſſon légèrement acidulée & aiguiſée avec le tartre ſtibié, après avoir préalablement évacué les matières & la ſaburre des viſcères. Les plus âgés, dans leſquels j'obſervois un faux délire, eurent des véſicatoires appliqués aux jambes.

Par ces moyens ſimples, je ſuis parvenu à en guérir vingt-ſix. Le ſeul que j'ai perdu a été un enfant de quatre ans & demi.

Réflexions.

M. Oſlyn dans cette courte deſcription

donne un exemple utile pour les campagnes, où le préjugé contre le régime tempérant dans les maladies éruptives empêche ſouvent qu'on ne l'emploie lorſqu'il eſt néceſſaire.

Ceci rappelle ce qui s'eſt paſſé cette année à Gif, paroiſſe de la ſubdélégation de Verſailles, & à Morteſontaine, élection de Senlis, où la mortalité, par l'effet de la petite vérole, étoit conſidérable, à raiſon du régime échauffant & de la chaleur du lieu où l'on tenoit les malades. Les Médecins appelés, en changeant cette méthode, ont arrêté la mortalité.

Il eût été à deſirer que M. Oflyn eût déſigné les ſymptômes de putridité qui accompagnoient la rougeole des enfans de la paroiſſe de Monteſſon. On les préſume ſans doute; mais comme ſon obſervation eſt faite pour l'inſtruction des perſonnes qui ſe deſtinent au traitement des maladies épidémiques, on voudroit y trouver pour eux les exemples détaillés.

Je ne dois point omettre ici que ce Médecin, qui a fort bien expoſé les cauſes

de la putridité qui doit ſe joindre facilement aux maladies dont les habitans de Monteſſon peuvent être attaqués, eſt retourné dans cette paroiſſe au mois de Juin de cette année, ſur l'avertiſſement qui avoit été donné à M. le Subdélégué de Saint-Germain, qu'il y avoit une autre maladie épidémique dans ce lieu; mais il n'y trouva que quatre malades attaqués d'une fièvre humorale, dont il preſcrivit le traitement, qui a réuſſi; & un homme de cinquante-cinq ans, ayant une péripneumonie qui avoit été négligée dans le principe, ce qui la rendit incurable.

Ce ſoin d'avertir auſſi-tôt qu'il y a pluſieurs perſonnes attaquées du même mal dans une paroiſſe, eſt infiniment utile: ce qui a été pratiqué dans cette occaſion fait honneur au Syndic de Monteſſon & à M. Couſin, Subdélégué de M. l'Intendant à Saint-Germain.

ÉTAT DES ÉPIDÉMIES

Qui ont régné dans la Généralité de Paris, & qui n'ont pu être comprises dans ce volume.

1.° Une Épidémie de fièvre miliaire, à Fontenay en Brie, en 1781, qui a été arrêtée par les soins de M. Davan, Médecin du dépôt de Saint-Denys, envoyé par M. l'Intendant dans cette paroisse *(a)*. L'Épidémie n'a enlevé que trois personnes, & avant l'arrivée de M. Davan.

2.° Une Épidémie de péripneumonie putride dans les paroisses de Jouy-sur-Morin & Montceaux, élection de Meaux, en 1781. M. de France, Médecin à la Ferté-sur-Jouarre, qui a traité cette double Épidémie, n'en a pas donné des renseignemens suffisans.

3.° Une Épidemie de fièvre putride à Fublaine, élection de Meaux, en 1782. M. le Brun, chargé de la traiter, n'a pas eu le loisir d'en donner la description.

4.° Une Épidémie de petite vérole à Gif, subdélégation de Versailles, en 1782.

(a) On doit ce succés au seul changement de régime, qui étoit incendiaire lorsque le Médecin est arrivé.

5.° Une ſemblable Épidémie à Mortefontaine, ſubdélégation de Senlis, en 1782.

6.° Une Épidémie de fièvres tierces, doubles tierces & quartes, à Chaville & Viroflé, en 1781 & 1782, ſubdélégation de Verſailles.

7.° Une ſemblable Épidémie à Argenteuil, ſubdélégation d'Enghien, en 1782.

8.° Une Épidémie de doubles tierces putrides à Mehun & Achères, élection de Nemours, 1782.

9.° Une Épidémie de fièvre vermineuſe, ſuivie d'une Épidémie de dyſſenterie dans la paroiſſe de Saligny, élection de Sens, en Octobre & Novembre 1781.

10. Une Épidémie de dyſſenterie compliquée de vers, dans la paroiſſe de Picheleu, élection de Beauvais, en Septembre & Octobre 1781.

11.° Épidémie de fièvres doubles tierces, tendantes à la putridité, dans les paroiſſes de Voutenay & de Saint-Moré, ſubdélégation de l'Iſle-ſous-Montréal, en Octobre 1782.

12.° Épidémie de dyſſenterie dans les paroiſſes de Rozoi & Villethierry, élection de Sens, en Octobre & Novembre 1781.

13.° Épidémie catharrale, tendante à la putridité, paroiſſe de Chablis, élection de Tonnerre.

Nota. On rendra compte de ces diverſes Épidémies dans le volume ſuivant.

F I N.

